

AVENIR BRILLANT, MAIS...

La bureautique: une pénétration problématique

— pages 2 et 3



**DU
SPORT,
DU
VRAI**

**La
rivière
Rouge
en canot
pneumatique**

page 9

LOGIRENTE: discriminatoire, injuste et inefficace

La chronique de Claire
Dutrisac, en page 14

EN PRIMEUR CANADIENNE: L'essai de la Lincoln Mark VII

La chronique de Jacques
Duval, en page 12

CHARLEVOIX: LA PERLE DU SAINT-LAURENT

pages 10 et 11

La mort du monstre de papier?

Au tournant du siècle au Québec, il y avait probablement autant de travailleurs agricoles qu'il y a aujourd'hui d'employés de bureau. De la même manière, on peut penser que le nombre des agriculteurs aujourd'hui équivaut à celui des employés de bureau il y a 80 ans.

Peu à peu les campagnes se sont vidées, à mesure que l'industrie croissait et que les fonctions administratives proliféraient. Les tâches de bureau sont apparues massivement, dans les entreprises de service d'abord comme les banques et les sociétés d'assurance — les plus vieux gratte-ciel de Montréal en témoignent —, puis en périphérie des usines et finalement — quel boom! — dans les gouvernements et les services publics.

Curieusement, bien qu'à peu près la moitié de la population active du Québec d'aujourd'hui se retrouve dans des fonctions « de papier », le travail de bureau a connu, partout d'ailleurs, une croissance de productivité étonnamment faible en ce siècle. Le fait est d'autant plus frappant que la productivité a dans le même temps connu ailleurs, au champ comme à l'usine, des progrès remarquables, ainsi que le note Yves Léclerc dans son reportage, en pages 2 et 3.

La bureautique dans ce contexte se présente comme le preux chevalier apte à terrasser le monstre de la paperasse. Léclerc atténue cette nouvelle croyance en signalant les obstacles nombreux que doit rencontrer l'instauration d'une bureautique vraiment intégrée.

Il n'en reste pas moins que le marché de la bureautique dans le monde est évalué à 20 milliards \$ pour 1985, observe Jean-Guy Duguay en page 4. Cette tendance fait craindre pour l'emploi. Françoise Côté a sondé les milieux syndicaux compétents à ce sujet. Son reportage paraît en page 5.

Enfin, Huguette Laprise à Tokyo a jeté un oeil sur les difficultés que les Japonais — oui, même les Japonais! — rencontrent dans l'instauration de la bureautique. Son reportage en page 6.

PLUS vous offre en outre cette semaine de suivre, avec Jean-François Lisée, la démarche de la Catalogne (six millions d'habitants) vers une plus grande autonomie par rapport à l'Espagne, en comparant bien sûr la situation catalane avec celle du Québec.

La Rédaction



Serge Grenier

(Poursuivant ses vacances, notre chroniqueur a imaginé ce que pourrait donner l'actualité qui l'intéresse en 1986.)

L'EMPIRE DES SENS

PERSONNALITÉ

PET se recycle

Remis de sa cuisante défaite, l'ex-premier ministre Trudeau aménage sa maison de Montréal, fait du sport, prononce des conférences, s'occupe à plein de ses enfants, travaille à ses mémoires. Et, à défaut d'être secrétaire général des Nations unies, il vient d'accepter la présidence de l'Association internationale des dirigeants de familles monoparentales.

CINÉMA

Classiques

Après la production des «Anciens Canadiens» de Philippe-Aubert de Gaspé qui a connu un succès de critique mais des salles vides, voici que Justine et Denis Héroux s'appêtent à sortir le chef-d'oeuvre de Laure Conan. On dit déjà que France Castel est bouleversante dans le rôle d'Angéline de Montbrun.

RESTAURANT

Une perle

Une perle noire, celle des Antilles: «Chez Tonton», le plus nouveau restaurant haïtien de Montréal. Service lent mais cuisine remarquable. Les cailles des Cayes, un pur délice. Ainsi que le porc Jean-Claude. À l'étage, une sympathique petite boîte avec le groupe rock Toussaint-Louverture, la rage de Port-au-Prince.

SHOWBIZ

Partis

Avec le décès de deux de nos auteurs-compositeurs-interprètes préférés, l'installation de Diane Tell au Chili, Boule Noire au Gabon, la deuxième et — probablement — dernière dislocation de Beau Dommage, la conversion de Donald Lautrec au bouddhisme, les tournées internationales de Belgazou, la retraite de Plume, les succès asiatiques d'André Gagnon, l'univers entier qui s'arrache Céline Dion, les Simard en sabbatique, que reste-t-il? Qui va aller chanter à «Jasmin 86»?

PERSONNALITÉ

Ti-Poil se recycle

Remis de sa cuisante défaite, l'ex-premier ministre Lévesque

aménage son chalet d'Ogunquit, joue aux cartes, prononce des conférences, s'occupe à plein de ses enfants, travaille à ses mémoires. Et, à défaut d'être secrétaire général de l'Union des pays de langue française, il vient d'accepter la présidence de l'Association internationale des personnes seules.

À LA TÉLÉ

Grands moments

Superbe épisode du «Temps d'une paix». Qui n'a pas essayé une larme furtive aux funérailles de mémère Bouchard? En revanche, qui n'a pas ri d'un bon rire à l'affrontement Mulroney-Bourassa, lors de la conférence constitutionnelle? Hein, qui?

ROBOT

Bon à tout faire

Il balaie, il nettoie, il lave la vaisselle, il tond la pelouse, il promène le chien et il cuisine. Une merveille que ce robot. 3000\$ chez Radio Shack. Il obéit aux ordres en français seulement. Il reconnaît son nom. Est-il vrai que l'ancien maire Drapeau aurait baptisé le sien Malouf?

THÉÂTRE

L'été, partout

Avec 214 théâtres d'été, les critiques ne savent plus qui descendre. Nombre incroyable de reprises cette année: six Jean-Claude Germain, huit Michel Tremblay, quatre Gilles Richer, deux Claude Charron et pas moins de vingt-six Jean Barbeau. En seuls droits d'auteur, autour d'un quart de million pour Barbeau.

PROMENADE

Témoins du passé

Hallucinante marche à pied parmi les raffineries de Montréal-Est, maintenant toutes fermées. On y plante des arbres, on y aménage une piste cyclable. Le ministre des Affaires culturelles, Claude Ryan, vient de décréter l'ensemble site historique. Une bonne main pour Claude.

Le bureau sans papiers, rêve ou réalité



Yves Leclerc

C'est, depuis un an ou deux, le terme à la mode autant dans les grandes entreprises que chez les fabricants d'équipement: bureautique ou buretique en français, «office of the future» ou «integrated office» ou «electronic office» en américain.

On en parle comme si c'était déjà arrivé, ou presque. À peu près tous les constructeurs d'ordinateurs, et une foule de gens qui n'en sont pas, offrent toute une gamme de produits. Il y a un an encore, on croyait que c'était pour demain. Aujourd'hui, on commence à déchanter et à se rendre compte que l'évolution ne se fait ni aussi rapidement, ni de façon aussi harmonieuse qu'on l'avait prévu.

Tout d'abord, de quoi s'agit-il? En un mot, de l'automatisation des fonctions du bureau. Assez curieusement, on a constaté récemment qu'à l'aube de l'ère de l'information, les fonctions de manipulation et d'utilisation de cette information dans les entreprises ont à peine progressé depuis cent ans, malgré l'avènement de la machine à écrire, du téléphone, du photocopieur.

On évalue (*Scientific American*, septembre 1982) à 20 à 30 p. cent les gains de productivité dans ce secteur depuis le début du siècle. En comparaison, le pourcentage équivalent pour la production de biens industriels est de l'ordre de 500, et celui pour la production agricole de 2 500! Par exemple, en 1880, un travailleur agricole nourrissait environ trois personnes; aujourd'hui, il en nourrit 80.

Si l'on considère que plus de la moitié des travailleurs aujourd'hui oeuvrent dans le secteur de l'information au sens large, tel que défini par Edwin Parker et Marc Porat, il est clair que dans l'ensemble de nos sociétés évoluées, c'est là que peuvent se réaliser les progrès les plus spectaculaires (les travailleurs de production ne représentent plus qu'environ le tiers de la main-d'oeuvre, ceux de l'agriculture le un-vingt-cinquième).

Le bureau sans papiers

Il est donc normal que depuis quelques années, surtout grâce à

l'apparition et à la croissance de l'outil remarquable de traitement de l'information que constitue le micro-ordinateur, un effort considérable ait été fait pour accroître la productivité dans le bureau.

Au centre de cet effort se trouve le concept du «bureau sans papiers», où la création, la transmission et l'archivage des documents écrits sont remplacés par leur équivalent électronique intangible sur écran de télévision, le long de câbles et de fils électriques et dans des banques de données magnétiques.

La première manifestation du phénomène est le traitement de texte qui, existant dans les limbes depuis la fin des années 1960, a pris son essor depuis environ cinq ans et continue aujourd'hui à se répandre assez rapidement dans les entreprises de toutes tailles, de même que chez les particuliers (ce texte, par exemple, est écrit sur un système de traitement de texte et «classé» non sur papier, mais sur disquette magnétique).

Deuxièmement sont venus les systèmes de consultation de banques de données. Ceux-ci existaient depuis un certain temps, mais étaient réservés à l'usage des savants et des informaticiens. Ce n'est que depuis peu que se répand l'usage des banques publiques de documentation et un peu auparavant celui des banques internes d'entreprises.

Enfin, commence à prendre son essor l'utilisation des communications électroniques pour fins de travail de bureau. Par exemple, Bell Canada offre son réseau «intelligent» iNet et son système de courrier électronique Envoy; le CNCP a aussi son système, et plusieurs fabricants d'ordinateurs et d'équipement de communication offrent des «réseaux locaux» permettant de relier entre eux plusieurs ordinateurs ou terminaux.

La voix et l'image

Pourtant, ce n'est encore là qu'une part relativement mince de ce que devra comprendre éventuellement le «bureau électronique intégré». Presque partout, on ne se préoccupe pour l'instant que de

données chiffrées et de textes écrits. Or, on est de plus en plus conscient qu'une bonne partie des transmissions d'information dans le bureau se font par la voix et par le graphisme, deux types de données que la bureautique actuelle (sauf rare exception, par exemple chez Wang) néglige complètement.

Probablement les trois quarts des équipements actuels de bureautique sont orientés vers le traitement ou l'édition de texte. Or, Don Tapscott de la société Trigon de Toronto estime que ces activités ne représentent actuellement pas plus de cinq à huit p. cent du total des tâches de bureau. Si bien que le gain de productivité, qui est réel (de 100 à 250 p. cent par rapport au temps et au coût d'un document écrit) ne peut guère atteindre plus de trois à cinq p. cent sur l'ensemble des activités d'un bureau.

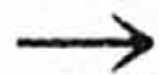
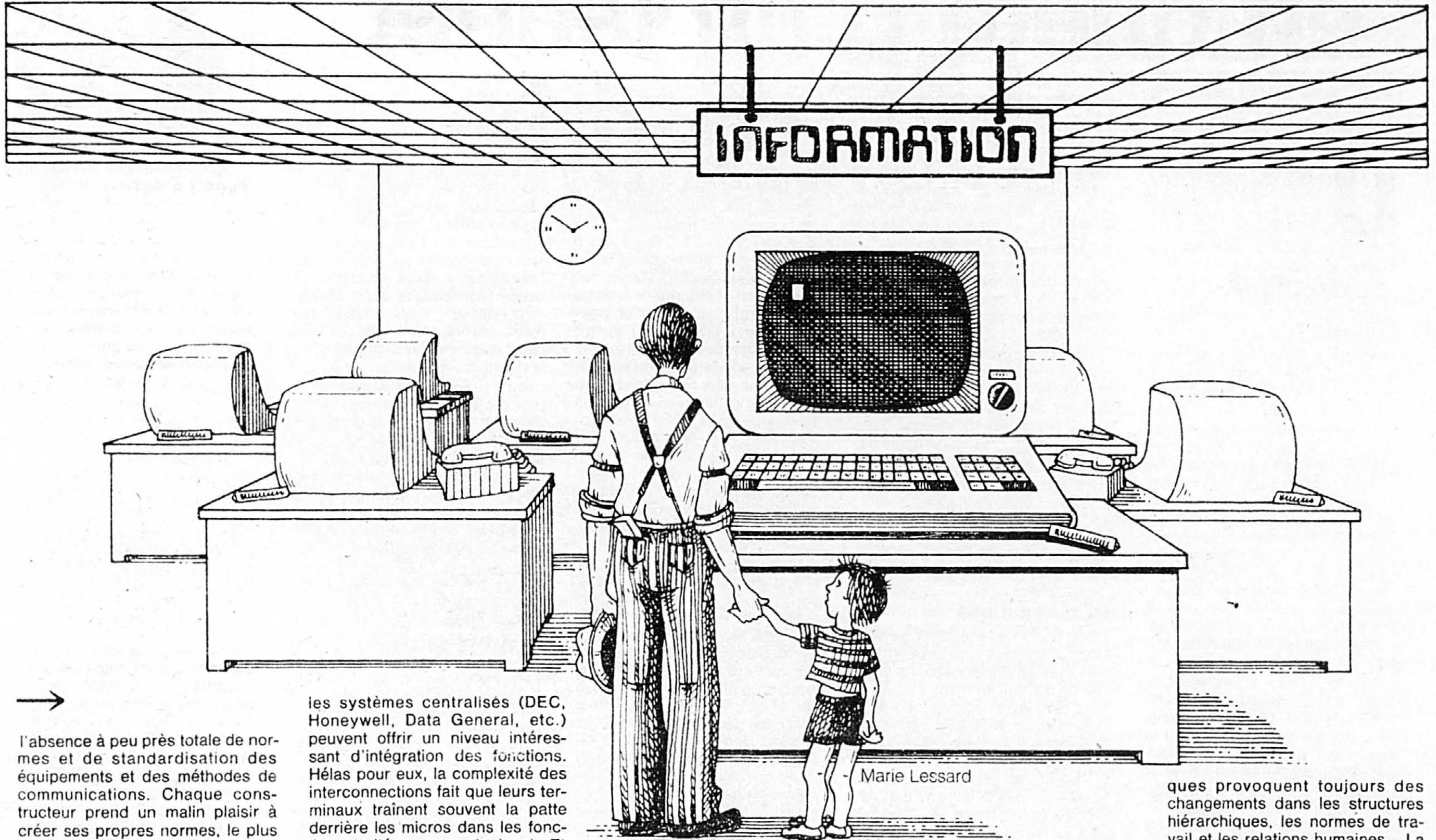
En revanche, à peu près rien n'a été fait pour minimiser les pertes de temps les plus lourdes encourues: celles causées par l'impossibilité d'atteindre quelqu'un au téléphone ou d'organiser une rencontre entre plusieurs personnes. Les débuts de solution offerts par les répondeurs téléphoniques et les télé-conférences sont encore loin de l'idéal.

Quant au domaine de la schématisation, ou «business graphics» comme on commence à l'appeler, il en est à ses tout débuts et la plupart des terminaux et ordinateurs utilisés pour la bureautique sont incapables de représenter des images, même grossières. Pourtant, dans un grand nombre de cas, un organigramme ou schéma (histogramme ou «camembert») peut remplacer plusieurs pages de texte ou des tableaux de chiffres illisibles. Ironiquement, la plupart des systèmes qui permettent ce type de représentation ne fonctionnent actuellement... que sur papier.

Compatibilité et intégration

Ce qui retarde encore plus le progrès de la bureautique, c'est

La bureautique arrive mal pour l'instant à intégrer les diverses fonctions du bureau



l'absence à peu près totale de normes et de standardisation des équipements et des méthodes de communications. Chaque constructeur prend un malin plaisir à créer ses propres normes, le plus tarabiscotées possible, dans l'espoir évident d'«enfermer» sa clientèle dans sa gamme de produits et de l'empêcher d'acheter ailleurs.

Le drame, c'est que pratiquement aucun fabricant ne produit un éventail complet des équipements et des logiciels nécessaires à une bureautique vraiment intégrée: «Le bureau, écrit Harry Saal (Byte Magazine), est un des milieux de traitement de données les plus hétérogènes et disparates qui soient: beaucoup d'entreprises possèdent déjà divers traiteurs de texte, des petits ordinateurs, des centraux téléphoniques et souvent aussi des terminaux d'accès à des services extérieurs... Mais il ne faut pas vous attendre à ce que votre système Clé IBM puisse parler à votre Wangwriter et à vos ordinateurs sur CP/M sans problèmes.»

Par exemple, les fabricants de grands et moyens ordinateurs livrent actuellement une guerre sanglante aux constructeurs de micro-ordinateurs, affirmant que seuls

les systèmes centralisés (DEC, Honeywell, Data General, etc.) peuvent offrir un niveau intéressant d'intégration des fonctions. Hélas pour eux, la complexité des interconnexions fait que leurs terminaux entraînent souvent la patte derrière les micros dans les fonctions traitées en mode local. Et souvent, le rattachement de plusieurs micros au moyen d'un «réseau local» (quand c'est possible) est une solution nettement plus économique et aussi performante.

Programmes et données

La compatibilité physique des équipements n'est d'ailleurs que le premier des problèmes qui se posent sur la voie d'une véritable bureautique intégrée. La difficulté est encore plus aiguë au niveau des «logiciels» ou programmes qui font fonctionner les machines et des données à manipuler.

Jusqu'à tout récemment, chaque programme était conçu pour exécuter une ou quelques fonctions et il était pratiquement impossible de le faire communiquer, ou travailler en collaboration, avec un autre programme. Tout doucement, avec des produits comme le Lisa d'Apple et le 1-2-3 de Lotus, cette situation commence à changer.

Cependant, ces produits sont conçus pour contenter à peu près le plus grand nombre possible de clients; en conséquence, ils ne sont vraiment ajustés à aucun type d'entreprise en particulier et il est extrêmement difficile (et coûteux) de les adapter à des besoins particuliers. Ce qui fait que dans la plupart des cas, ce sont les entreprises et les employés qui doivent se plier aux manières de travailler des machines et des programmes plutôt que l'inverse.

En ce qui a trait aux données, elles sont presque toujours codées et structurées en vue d'une utilisation bien spécifique et il est généralement impossible ou presque de s'en servir dans d'autres programmes et à d'autres fins. Curieusement, les travaux les plus avancés à notre connaissance là-dessus sont le fait d'un chercheur québécois solitaire, Yves de Jocas, qui a développé une «théorie générale de l'information» qui devrait, au moins à moyen terme,

permettre de résoudre les pires de ces difficultés.

Le partage du pouvoir

Enfin, le problème majeur de l'évolution de la bureautique est qu'on s'est mis à vouloir automatiser le bureau sans trop savoir ce que ça fait, un bureau et surtout sans se rendre compte que le processus même de l'informatisation tend à modifier le fonctionnement du bureau.

«Le transfert électronique de l'information, affirme Pamela Clarke, de Byte; affecte profondément la structure et la gestion d'une organisation. Si l'information est le pouvoir, une information décentralisée implique un pouvoir décentralisé... une idée nouvelle et inquiétante pour bien des entreprises. Le fonctionnement par concurrence et conflit entre divisions doit faire place à un fonctionnement coopératif, à mesure que l'information est partagée plutôt que contrôlée. Les progrès technologi-

ques provoquent toujours des changements dans les structures hiérarchiques, les normes de travail et les relations humaines... La simple réponse à la question «Qui aura l'autorité de modifier la banque de données commune» pourrait provoquer la restructuration de toute une corporation, et retarder de plusieurs années son passage au bureau électronique.»

On le voit, les obstacles à la réalisation harmonieuse du bureau sans papiers sont nombreux et importants. Il ne faut pas croire qu'ils sont forcément insurmontables: des progrès sont réalisés rapidement, des solutions intéressantes sont en train de surgir de toutes parts, des études théoriques paraissent (surtout en Europe, cependant) qui peuvent servir de fondement à des réalisations pratiques.

C'est un peu volontairement que nous avons insisté ici sur le revers de la médaille, simplement parce que jusqu'à maintenant, on avait surtout présenté un peu partout les aspects positifs et spectaculaires du phénomène bureautique. On le voit, ils ne sont pas les seuls.

Marie Lessard

La bureautique: une révolution en quête d'un leader



Jean-Guy Duguay

Un vent de folie souffle sur les États-Unis depuis une dizaine d'années: une petite entreprise californienne, la Apple Computer, a vu ses ventes passer de un million \$ en 1977 à 582 millions \$ en 1982; une autre société, moins visible mais tout de même classée au deuxième rang chez les manufacturiers d'ordinateurs, la Digital Equipment, voit les siennes grimper de 265 millions \$ à 4 milliards \$ en dix ans.

La révolution informatique est arrivée. Du moins chez le consommateur. Les boutiques de vente et de service d'ordinateurs domestiques et de micro-ordinateurs poussent comme des champignons. Le nombre de magazines spécialisés en informatique passe en quelques mois de cinq à 40. Ironique disent certains que ce soit encore l'imprimé qui serve de médiateur à cette industrie du silicium qui justement veut la mort du papier.

Voilà aussi que la très sérieuse IBM, dont on entendait très peu parler ces dernières années tellement elle tentait de se faire petite devant les accusations portées contre elle par le ministère de la Justice américain au début des années 70 au chapitre des lois antimonopoles, fête à sa façon l'abandon des poursuites: non seulement ses ventes ont-elles atteint le chiffre record de 34,4 milliards \$ en 1982, et ses profits 4,4 milliards, mais elle vient, en moins de deux ans, de s'emparer de 21 p. cent du marché des ordinateurs personnels estimé à 7,5 milliards \$.

L'exploit est d'autant plus remarquable que le groupe de techniciens et de vendeurs responsables de la mise au point de l'ordinateur domestique d'IBM n'a vu le jour qu'en juillet 1980. Deux ans plus tard, presque jour pour jour, en 1982, l'an dernier, IBM vendait 200 000 de ces petites merveilles; ses distributeurs en écoulèrent 800 000 cette année. À titre de comparaison, Apple a jusqu'ici vendu 700 000 appareils, dont 270 000 en 1982.

Le vent prend maintenant des allures d'ouragan. La Travelers Insurance vient de passer une commande de 10 000 ordinateurs personnels chez IBM: d'ici deux ans tous ses représentants en auront

un à leur disposition. La liste des entreprises qui offrent à leurs cadres de défrayer en tout ou en partie le prix d'un micro-ordinateur s'allonge de jour en jour.

Celle des fabricants de mini et micro-ordinateurs aussi. Tout comme celle des fournisseurs de logiciels et de programmes de toutes sortes.

Le consommateur a pris goût aux jeux vidéo; s'est laissé prendre au jeu de l'ordinateur. Ce dernier est bien vite devenu un produit de consommation, entré dans le cycle de la désuétude planifiée. Il y a déjà un marché pour les machines usagées, florissant d'ailleurs.

Le petit homme d'affaires, le commerçant s'est vite laissé convaincre. C'est maintenant au tour des employés de bureau.

La bureautique

Les analystes prédisent de plus que le marché des ordinateurs utilisés pour l'automatisation des bureaux, la bureautique proprement dite, atteindra pour sa part 6 milliards \$ en 1985 aux États-Unis seulement. Il faut ajouter un autre 4 milliards \$ qui seront consacrés à l'achat de photocopieurs, de standards téléphoniques, d'appareils de transmission de données pour se faire une idée de l'importance de cette industrie.

Les experts estiment à 20 milliards \$ la valeur potentielle du seul marché de la bureautique à l'échelle de la planète en 1985. Les ventes totales de l'industrie devraient atteindre les 16 milliards \$ cette année. La concurrence est donc féroce. Certains manufacturiers risquent d'y laisser des plumes. Les investissements consentis par les principaux manufacturiers sont énormes. IBM a investi un peu plus de 10 milliards \$ au cours des dix dernières années dans la modernisation de ses usines. On fait facilement chez les experts des grandes maisons de courtage américaines le parallèle entre la situation actuelle dans l'industrie du micro-ordinateur et celle qui prévalait ici dans celle de la motoneige dans les années 60. D'une douzaine de manufacturiers en pleine période d'euphorie, on est passé à un seul. Un des géants de cette technologie de pointe, la Texas Instrument, ne vient-il pas de surprendre la communauté fi-

nancière en déclarant une perte de 100 millions \$ au premier trimestre? Les déboires d'Atari sont de notoriété publique.

Ces entreprises ont été, à des degrés divers, victimes de la saturation d'un segment du marché et de la guerre des prix qui en a découlé. Les prix de certaines pièces d'équipement ont fondu littéralement en moins d'un an.

On prévoit de même que les prix des ordinateurs domestiques baisseront de moitié d'ici un an; qu'il sera possible d'ici deux ans d'acheter des ordinateurs deux fois plus puissants pour le même investissement.

Ces conditions du marché, de même que l'impérieuse question de la compatibilité des systèmes et des modes de communication, devraient aussi susciter des mariages et des alliances assez cocasses.

IBM vient par exemple d'acheter une participation de 15 p. cent de la Rolm PBX, fabricant d'un standard téléphonique électronique de pointe qui lui donnera accès à une technologie qu'elle ne possédait pas jusqu'ici. On avance en certains milieux que Mitel, l'enfant prodige de l'industrie des télécommunications, aurait laissé passer une chance extraordinaire de s'associer à IBM dans cette prometteuse aventure. Un autre géant, la plus importante compagnie américaine en fait, la American Telephone and Telegraph, l'AT & T, n'entend pas non plus se laisser damer le pion au chapitre des communications. Ses laboratoires, Bell Laboratories, et les moyens financiers et techniques de Western Electric, sa filiale, lui permettront de commercialiser certains services déjà offerts par IBM et même ses propres ordinateurs dès l'année prochaine.

Après avoir presque saturé le marché domestique, les fabricants s'attaquent donc maintenant au vrai marché. Le micro-ordinateur aura servi à apprivoiser la machine, à faire sa connaissance. Maintenant que le consommateur a appris à s'en servir, à ses frais, chez lui, il se fait démarcheur pour les manufacturiers et demande qu'on mette cette même machine à sa disposition au travail.

Au Québec

La situation de l'industrie au Québec est heureusement plus

claire que celle du marché où, selon un porte-parole d'une maison spécialisée, «il y a un paquet de petits projets, mais pas grande planification». Ici encore, faut-il le faire remarquer, le gouvernement fait figure de précurseur. La révolution bureautique est beaucoup plus visible à Québec qu'à Montréal, explique par exemple Jean-Pierre Charest de Quantum.

Les gouvernements sont certainement plus conscients des économies à réaliser de par l'importance même de la liste de paie de leurs employés de bureau.

La compagnie AES de Montréal vient de signer un contrat de vente de 20 millions \$ avec le ministère du Procureur général (l'Attorney General) des États-Unis. Les quelque 150 postes de travail disséminés dans les 50 États permettront de transmettre des données et de communiquer de l'information, d'automatiser les tâches de bureau, de dire le vice-président de l'entreprise, M. Pierre Deschamps.

AES Data, pionnier du traitement de texte à l'aide de l'écran vidéo, présentait son prototype à Atlanta en Georgie en...1974. Son modèle AES 90 était à l'époque révolutionnaire. Ni IBM, ni Phillips, ni Burroughs n'avaient maîtrisé cette technologie ou pensé l'adapter à cette opération pourtant primordiale. AES déclarait des ventes de 188 million \$ l'an dernier, 23 000 postes de travail vendus, et accaparait 7 p. cent du marché américain des nouvelles livraisons d'appareils à traitement de textes. Avec IBM, encore, et Wang, AES contrôle 54 p. cent du marché américain.

L'entreprise montréalaise, filiale à 78 p. cent de la Corporation de développement du Canada, a réussi l'exploit en s'associant avec Lanier, compagnie américaine spécialisée dans la commercialisation des appareils de bureau.

Le modèle 90 d'AES, commercialisé aux États-Unis sous le nom de Lanier No Problem, aura permis à cette dernière de s'emparer de 12,7 p. cent du marché en 1980, soit trois ans exactement après son arrivée sur le marché.

La concurrence féroce que lui livrent IBM, Wang, Micom et autres fournisseurs l'aura cependant fait glisser tout aussi rapidement et forcée à réviser sa stratégie.

Telles sont en effet les conditions du marché.

Une autre entreprise montréalaise, Micom, filiale de Phillips, s'est aussi taillé une place importante dans le secteur de la bureautique. Avec ses 180 millions \$ de ventes, Micom contrôle actuellement à peu près 30 p. cent du marché canadien des appareils à traitement de textes et 6 p. cent du marché américain. Son président, M. Stephen Dorsey, a aussi à son palmarès la fondation d'AES Data. Les péripéties des démêlés des deux entreprises font maintenant partie de la petite histoire du monde des affaires montréalais. Inutile donc d'y revenir.

Les deux entreprises partagent maintenant sensiblement la même philosophie. Parties toutes les deux d'un même produit, un appareil à traitement de textes, elles ont réussi à y greffer d'autres fonctions, à peaufiner la machine afin de l'adapter aux besoins changeant de leurs clients.

Les 200 millions \$ de ventes enregistrés par les deux entreprises montréalaises semblent bien insignifiants au regard des ventes d'IBM, ou même de ses profits, ou de celles de Digital. Elles ont peut-être choisi la formule gagnante dans ce monde en constante ébullition, la spécialisation et l'exploitation à fond d'un segment de marché ou d'un besoin spécifique.

Les études publiées dans la presse spécialisée s'accordent en effet sur un point: seules les grandes entreprises aux coffres bien garnis réussiront à se tailler une place importante. Les petits devront tenter de se spécialiser, de se rendre indispensables. La guerre à outrance que se livreront ces prochaines années les géants que sont IBM, AT & T, risque d'en écraser plusieurs.

Elles ont aussi choisi de se tailler une place au sein d'un marché en pleine expansion, l'automatisation des bureaux.

On se demande déjà en certains milieux si le marché des micro-ordinateurs et des ordinateurs domestiques n'est pas déjà saturé, si la quincaillerie n'est pas déjà assez abondante.

Un fait significatif vient corroborer cet avancé: IBM n'a décidé de s'aventurer à fabriquer des ordinateurs domestiques qu'au moment où ils ont fait leur apparition dans les bureaux des entreprises, là où ils seront utilisés. □

OUI À L'INFORMATIQUE, MAIS...

Les syndicats réclament une «protection massive» de l'emploi

Devant les «puces» ou les «tiques», comme on les désigne en milieu syndical québécois, les quatre centrales acceptent le progrès informatique et micro-technologique, mais elles veulent en maîtriser l'implantation. La CSN réclame d'urgence une législation, une charte des droits technologiques, qui devrait assurer «une protection massive» non seulement aux travailleurs, mais également à tous les citoyens.

«Cette charte devrait comprendre, par exemple, des articles garantissant les libertés individuelles face aux banques de données. D'autres articles obligeraient les employeurs à donner à leurs employés un avis de six à douze mois avant d'introduire des changements technologiques.» Enfin la CSN, dans son document «Les puces qui piquent nos jobs», préparé par le Comité de la condition féminine, mentionne aussi des articles au sujet de la formation et recyclage obligatoires, où seraient précisées les normes concernant la qualité du travail, la santé-sécurité, etc.

Les quatre centrales, qui représentent près d'un million de travailleurs québécois, se rencontrent sur un point: les gouvernements à Ottawa comme à Québec doivent accorder un élargissement des droits à la syndicalisation.

Au cœur même de l'approche syndicale de tout le phénomène de l'informatique, bureautique, robotique et micro-électronique se trouve un objectif: obtenir une plus juste répartition des profits engendrés par cette troisième révolution industrielle.

La FTQ considère que les nouveaux «tiques» devraient augmenter la productivité d'une façon spectaculaire et conséquemment les profits pour les entreprises. Aussi la Centrale veut-elle qu'on introduise dans les futures conventions collectives des mécanismes de partage des profits.

L'un de ces mécanismes consiste en une réduction des heures de travail tout en assurant le maintien du même salaire pour le travailleur. Le porte-parole de la FTQ, M. Pierre Richard, cite l'exemple des typographes de LA PRESSE, qui ont négocié une réduction de leur semaine de travail de 35 à 28 heures, en une douzaine d'années, sans perte de revenus.



Françoise Côté

Pour sa part, la CSD s'intéresse au concept du «Cercle rouge» (Red Circle) dont on encercle le nom d'un employé. Cet employé recyclé à la suite de l'introduction d'une nouvelle technologie est maintenu à son salaire, mais si de nouveaux employés sont embauchés pour la même tâche ils le sont à un salaire moindre.

Mais cela tourne toujours autour de la même préoccupation, celle de voir un enrichissement vertigineux des entreprises et des cadres et un appauvrissement croissant des travailleurs. La CSN traduit cela par un véritable mot d'ordre: «S'organiser pour ne pas se faire organiser.»

«Pour passer à l'offensive et préparer une riposte adéquate, il nous faut viser un contrôle plus serré sur les nouveaux outils de travail et les conséquences de leur utilisation, donc sur l'ensemble du processus», écrit la CSN, qui note par ailleurs que la nouvelle technologie peut être utilisée comme «briseur de grève» pour contre-carrer les rapports de force au mo-

ment d'un conflit. Il n'y a qu'à penser au système de l'inter-Caisse et à celui des guichets automatiques dans les banques.

La CSN a élaboré ses stratégies à partir de cinq principes: accès à l'information, contrôle sur le volume de l'emploi, contrôle sur la qualité du travail, contrôle sur le maintien de la santé et contrôle sur la qualité des services.

Consciente que les femmes risquent d'être les plus pénalisées par cette révolution technologique, la centrale a fait un survol de «tout ce que vous voulez savoir et qui ne sera jamais écrit sur votre écran...». Les témoignages recueillis chez des travailleuses sont révélateurs.

Il y a cette perforatrice d'une institution financière qui préfère rester chez elle à ses frais plutôt que de voir baisser sa moyenne de rendement. Car la machine enregistre le nombre de frappes à l'heure et la compétence est en fonction de la vitesse de frappe.

Un agent de réservation à Via Rail affirme: «Sitôt qu'on se «débranche» pour arrêter, une lumière rouge clignote sur le téléphone de notre surveillant», car c'est la machine qui surveille.

Une téléphoniste de Bell Canada parle du rythme vertigineux imposé par l'écran cathodique. «Le travail va trop vite, on a l'impression d'être des robots. Pas cinq secondes d'attente, pas plus de 30 secondes pour répondre au client et lui donner le renseignement demandé... Chez nous, on fait en moyenne entre 650 et 700 appels par jour. Cela demande beaucoup de concentration et occasionne beaucoup de stress.»

Quant aux conséquences sur la santé, les centrales considèrent que le dossier est encore incomplet. Au premier plan on place le stress, puis la fatigue oculovisuelle, la fatigue musculaire, qui

surviennent après quatre heures d'utilisation des machines. Il y a parfois des problèmes de peau et toute la question des radiations.

À la centrale la plus politisée du Québec, la CEQ, la révolution micro-électronique pose des problèmes d'une plus grande ampleur. En effet, pour elle, il y a non seulement l'impact sur l'emploi dans le réseau de l'éducation, mais aussi l'influence de l'informatique sur la formation du Québécois de l'an 2000 et sur toute la société.

Quant à l'emploi, la CEQ note que toutes les études canadiennes concordent sur un point: d'ici la fin du siècle, l'économie canadienne devra supporter un taux de chômage fort important variant de 12 à 15 p. cent. On sera confronté au phénomène de déqualification du travail.

Le groupe d'étude de Travail-Canada dit qu'une technologie de la micro-électronique adoptée sans discernement peut donner lieu à une répartition des travailleurs en deux catégories encore plus marquées: les travailleurs

super-spécialisés et les travailleurs sans spécialisation.

Tendance décelée par la CSD: le travailleur recyclé en informatique serait considéré comme un quasi-cadre parce qu'ayant accès aux banques de données et donc non syndicable.

La CEQ considère que l'enjeu majeur réside dans le fait que les orientations données au virage technologique sont au cœur même des luttes sociales actuelles. «L'avenir dépend pour une large part de la capacité de lutte des organisations syndicales, populaires et féministes», dit le document «Les tiques et l'école» de la CEQ.

«En éducation, un des enjeux majeurs est de savoir si l'école ne servira pas d'outil d'intégration aux finalités économiques et politiques des transformations technologiques ou si elle amènera aussi les jeunes à saisir les enjeux sociaux de l'informatisation de la société.»

Au niveau de la tâche, les enseignants perdront une partie importante du contrôle de leurs outils de travail (didacticiels, évaluation, etc.). Cela pourrait conduire à une normalisation accrue des enseignements. Sans compter «l'école à distance», qui s'implantera pour l'éducation des adultes et postsecondaire. Aussi la CEQ réclame-t-elle la création d'un secteur de recherche sur l'introduction des nouvelles technologies en éducation à l'INRS-Éducation.

Pour l'immédiat, la CEQ entrevoit que les enseignants ne seront pas remplacés par la machine, mais la majorité d'entre eux devront envisager le recyclage et le perfectionnement. La CEQ s'inquiète du fait que les universités, à la suite des compressions budgétaires, ne disposent pas présentement des ressources nécessaires pour ce recyclage.

EMPLOIS

«Selon plusieurs économistes, à elle seule, la télématique fera disparaître des milliers d'emplois au Québec d'ici 1990. Ce chômage technologique frappera le personnel de bureau et le secteur tertiaire (68 p. cent des emplois au Québec) et il risque de toucher fortement notre industrie seconde... Mais si les firmes canadiennes réussissent à prendre 40 p. cent du marché local et 50 p. cent des commandes mondiales, elles récolteront 21 milliards \$ et créeront 140,000 emplois.»

Source: MEQ «Les emplois de 1990, les options gagnantes».

FEMMES

Dans les bureaux et les banques, une baisse de 30 p. cent est prévue d'ici quelques années. À Bell Canada, on comptait 13 000 téléphonistes en 1969; il en reste un peu moins de 7 000. Aux Postes canadiennes, l'introduction du courrier électronique supprimera, d'ici 1985, 14 000 emplois sur 65 000. Dans les Affaires sociales, on s'attend à ce que 12 000 emplois soient menacés. Même les emplois dans l'informatique sont fluctuants: le CN vient de congédier 200 analystes-programmeurs.»

Tiré de l'étude du comité de la condition féminine de la CSN.

LA BUREAUTIQUE

- Et vous, les Japonais, ça s'en vient ? - Pardon?



Huguette Laprise



A l'époque où les machines à écrire envahissaient les bureaux en Amérique du Nord, les Japonais continuaient d'écrire à la main. Il leur aura fallu deux décennies pour que surgisse, à la table de travail des fragiles secrétaires, une machine à écrire de la dimension... de la table de travail et munie d'un chariot si lourd qu'il était presque impossible de le faire bouger. Aujourd'hui en conséquence, bien que le Japon se qualifie de «leader de la nouvelle révolution industrielle», il accuse du retard tant au niveau de la production des machines que de leur utilisation.

Toshiba, par exemple, n'a lancé qu'en 1979 le premier ordinateur de traitement de textes en langue japonaise. Sans doute la complexité de la langue explique-t-elle ce retard, qui se comprend aussi par la structure de l'emploi au Japon ainsi que par le mode «vertical» d'administration de l'entreprise.

Les Japonais, férus de chiffres, ont fait le compte: le ratio cols blancs/ordinateur marquait 853 en 1980 contre 844 aux USA. Dans le secteur du traitement de texte, ce ratio révélait un rapport 23 740 employés/machine au Japon contre... 105 aux États-Unis. Avantage pour le Japon dans le champ du traitement terminal: 139 employés/machine au Japon contre 174 aux États-Unis.

Au chapitre des investissements d'entreprise dans les ordinateurs à usage multiple, les USA mènent là aussi: 665 \$ par col blanc au Japon contre 995 aux USA. Les PME américaines pour leur part investissent 85,5 \$ où les japonaises mettent 42,5 \$.

Les efforts au Japon ont surtout porté sur la robotisation. Ce n'est que depuis deux ans à peine que le mot bureautique (*office automation*) est apparu dans le langage courant.

«Si la productivité dans les bu-

reaux ne suit pas, notre avance dans l'industrie pourrait bien en souffrir, souligne Michiyuki Uenohara, directeur exécutif de Nippon Electric. Il ne faut pas dormir sur nos lauriers parce que nous sommes en avant en robotisation», souligne-t-il, tout en expliquant que dans leur course à l'internationalisation, les industriels japonais se sont trouvés handicapés par la langue et l'isolement géographique.

Tout comme saint François-Xavier l'avait qualifiée lors de sa venue au Japon au 16^e siècle, la langue japonaise est démoniaque: aussi pour les fabricants d'ordinateurs. La langue écrite japonaise est formée d'une écriture syllabique comportant deux graphies différentes de 50 monosyllabes chacune et de caractères chinois. Les trois systèmes d'écriture sont utilisés couramment. Le kanji (idéogrammes chinois) compte un minimum de 2 000 caractères. Ceux d'usage courant sont au nombre de 3 500 à 5 000. Les problèmes d'insertion, de retrait et de sortie de cette masse de symboles ont été énormes, il va sans dire. Les surmonter a été un travail de titan. Seul le développement de puissants empires commerciaux a rendu rentables la fabrication et l'utilisation de l'ordinateur de traitement de textes en langue écrite japonaise.

Inefficacité

Bein que les études sur l'inefficacité dans les bureaux des entreprises japonaises sont inexistantes, on s'accorde à dire qu'elle est considérable. Il est frappant de voir entre autres la difficulté rencontrée pour faire dactylographier une lettre en japonais. Le procédé d'utilisation de la machine à écrire est comparable à celui d'une vieille machine d'imprimerie. Il faut entre autres déplacer, renverser les caractères.

Ces difficultés devaient cependant se révéler une chance ines-

pérée pour des industriels. Elles ont en effet permis au marché du fac-similé de prendre un essor fulgurant. Ces machines permettent de transmettre facilement des documents manuscrits. En 1981, la production totale se chiffrait à 450 millions \$. Les Japonais croient donc qu'ils règnent sur le marché mondial du fac-similé. Dans le cas des photocopieuses, la situation est la même. En 1981, la production a été de 900 000.

L'équipement pour informatiser les tâches dans les bureaux est actuellement largement développé et graduellement mis en place au Japon. La production des fac-similés, des ordinateurs, des imprimantes augmente au rythme de 25 à 35 p. cent chaque année. Quant à celle de nouveaux équipements, elle aurait triplé.

Témoin de l'automatisation qui s'installe dans les bureaux japonais, un fabricant d'équipements, Takashi Hisata, président de Uchida Yoko, déclare que pour l'année fiscale 1982, les ventes de machines traditionnelles ont chuté de la moitié. Par contre dans le secteur de l'électronique et des ordinateurs, Yoko accuse un taux de croissance annuel de 21 p. cent ces quatre dernières années.

Le prochain pas consiste à rationaliser les équipements. Il semble que les entreprises japonaises soient prêtes à le faire. Il n'y a aucune raison de croire que le processus sera plus lent en bureautique qu'en robotisation, au fur et à mesure que la technologie sera accessible. Certains observateurs croient même que le manque d'efficacité dans les bureaux pourrait accélérer la venue de la bureautique.

Inquiétudes et craintes

Les patrons d'entreprise n'en rencontrent pas moins de nombreuses difficultés, entre autres celles causées par des locaux inadéquats. Plusieurs immeubles de bureaux à Tokyo sont en effet vé-

tustes. Il faudrait améliorer par exemple le filage électrique et restaurer les immeubles. Mais les coûts de tels travaux à Tokyo sont plus élevés que la construction d'immeubles neufs. Et les entreprises font face à la rareté du terrain disponible. Conclure que ces difficultés pourraient ralentir le processus d'informatisation des bureaux, il n'y a qu'un pas.

Il faut surtout retenir que les entreprises expriment de plus en plus la crainte de perdre, à court terme, leur compétitivité.

De plus, on s'interroge au Japon sur les effets de la bureautique sur la main-d'oeuvre. Va-t-elle, comme on le craint en Europe, créer plus de chômage? On s'inquiète toutefois un peu moins au Japon en s'appuyant sur deux caractéristiques de l'emploi: la sécurité et le faible taux de chômage.

Plusieurs études toutes plus ou moins documentées tendent à prouver que l'automatisation des bureaux va provoquer une augmentation des emplois ou en tout cas en sauver. Par contre, un sondage du Syndicat des travailleurs de l'électricité démontre que 50 000 de leurs 370 000 membres ont été privés de leurs emplois dans les usines et les bureaux. Il s'agit surtout de femmes et de gens âgés qui ont été reclassés dans les entreprises. Le syndicat estime qu'il ne s'agit là que de chômeurs déguisés. On est par ailleurs davantage préoccupé par les besoins immédiats d'une main-d'oeuvre plus spécialisée.

Autre société

Quelle sera la bureautique au Japon dans les prochaines années? Uenohara Michiyuki offre une vision plutôt optimiste. «Je crois que les industriels seront concurrentiels avec leur nouvel équipement de bureau ces dix prochaines années, souligne-t-il. De petits groupes de travailleurs vont fonctionner de la même façon que dans les «cercles de qualité» des usines afin d'améliorer la producti-

tivité. La modernisation des bureaux au Japon, poursuit-il, différera sous certains aspects de celle des États-Unis, dans 10 ans. Il ne serait pas étonnant que plusieurs pays manifestent l'intention d'adopter le mode japonais d'automatisation des bureaux.»

Un rêve, car pour le moment rien ne permet de croire que c'est dans ce sens que se font les changements dans les bureaux.

«La bureautique est toute nouvelle au Japon, explique le Dr Fusaori Mori, directeur chez Mitsubishi Electric. La gestion des bureaux est une affaire de société et de culture. Au Japon, elle n'est pas clairement définie et on ne peut dire réellement jusqu'où va tel ou tel secteur. La méthode américaine est beaucoup plus développée. L'anglais est également une langue facile à manipuler et qui s'ajuste bien à l'ordinateur.»

Le Dr Masaru Yamano, directeur-gérant de Sanyo Electric, voit plus large. «L'informatisation, dit-il, n'est pas une question nationale, mais internationale. Actuellement, il existe des systèmes qui permettent de faire des calculs n'importe où dans le monde et de les retransmettre par téléphone. Par conséquent, le développement de la société informatisée n'est pas le fait que du Japon. Nous devons développer un langage pour le monde entier.»

Le Dr Yamano prévoit que dans le cas de l'écriture, elle sera romaine. Il estime que la résistance à l'anglais sera enrayée au Japon. Il deviendra alors possible d'utiliser un langage qui mariera le japonais et l'anglais.

Pour certains observateurs, si l'automatisation et l'internationalisation du travail dans les bureaux rendent nécessaire l'usage surtout de l'anglais, la société japonaise ne sera plus la même dans vingt ans à peine. On ne croit pas qu'il sera possible de travailler dans une langue et de «vivre ailleurs» dans une autre langue qui, dans le cas du japonais, supporte tout le système social. □

La Catalogne, l'autre Québec



Jean-François Lisée



Québécois, Catalans, c'est exactement la même chose sauf que c'est tout le contraire.

Exactement la même chose, parce qu'ils sont six millions à avoir survécu en tant que nation à une conquête étrangère au 18^e siècle, à être sortis indemnes d'une série de tentatives d'assimilation. Minoritaires parmi 35 millions d'Espagnols sur les bords de la Méditerranée, près de la frontière française, les Catalans résistent.

La même chose, parce que ce peuple farouchement nationaliste tente aujourd'hui de reconquérir son autonomie, de défendre sa langue, le catalan, et sa culture contre l'insistante invasion de l'espagnol.

C'est tout le contraire parce que les élites nationalistes de droite que se sont donné les catalans ne parlent ni de souveraineté ni d'indépendance, parce que la minorité espagnole en Catalogne n'occupe pas les conseils d'administration des banques et des grandes entreprises mais peuple les banlieues ouvrières.

Les comparaisons sont toujours mauvaises, souvent vaines, mais le Québécois qui cherche à comprendre la réalité catalane ne peut s'empêcher de les accumuler avant de pouvoir les dépasser. Les Catalans y mettent d'ailleurs un peu du leur. Les politiciens locaux connaissent tous plus ou moins la réalité québécoise, ne serait-ce que parce que notre référendum de mai 80 coïncidait avec les balbutiements de leur autonomie.

Les socialistes disent du président du parlement catalan, Heriberto Barrera, leader du petit parti nationaliste «Esquerra republicana», qu'il est le «Lévesque catalan». Pour les socialistes, c'est un reproche; pour Barrera nous le verrons plus loin, c'est un compliment.

La grande noirceur et la révolution tranquille

Peuple fier, industriel et conquérant, les Catalans ont toujours été, en dix siècles d'histoire, mieux organisés, et surtout plus prospères que leurs voisins espagnols. Rapidement rattachés à la Couronne d'Espagne, ils ont, pendant de longues périodes, joui d'une autonomie presque totale.

Perdue au début du siècle, cette autonomie leur est rendue en

1932, après la proclamation de la seconde république espagnole. Dans le tourbillon qui précède et suit le début de la guerre civile de 1936, les Catalans deviennent indépendants.

Le 26 janvier 1939, avec la prise de la capitale régionale, Barcelone, par les forces du général Franco, équipées par l'Allemagne et l'Italie fascistes, le rideau tombe pour 40 ans sur l'indépendance catalane.

Le drapeau aux rayures sang et or est interdit, les partis nationalistes dissous, l'enseignement du catalan réprimé, les publications, journaux, livres, disques en catalan disparaissent de la circulation.

On parle bien le catalan dans les rues, dans les cafés, à la maison, mais on ne le lit plus, on ne l'écrit plus, de telle sorte qu'aujourd'hui la majorité des adultes catalans sont incapables d'écrire correctement leur langue maternelle.

«Dans les années scixante, ça faisait plutôt chic de parler espagnol même à la maison», raconte Montserrat, une amie barcelonaise, mère de deux enfants.

«Les gens disaient que cela permettrait aux enfants de s'exprimer parfaitement en espagnol. Moi je suis catalane, mes enfants le sont aussi, je n'ai jamais compris cette mode de toute façon. Qui veut avoir des enfants parfaits?»

La mort de Franco, en 1975, allait donner le départ d'une révolution tranquille qui ramènerait la démocratie à Madrid et un certain pouvoir aux régions. Dès 77, l'institution suprême catalane, la «Generalitat», est rétablie, et débute les négociations pour l'élaboration d'un nouveau «statut catalan», adopté par une écrasante majorité de votants lors d'un référendum en octobre 79. Il faut dire qu'il n'y avait pas vraiment de «comité du non».

La vraie bataille politique se déroule en mars 80 pour l'élection des députés au parlement catalan. Un nom est sur toutes les lèvres: Jordi Pujol. Fils d'une vieille famille nationaliste, Pujol avait été fait prisonnier, en 1961, pour avoir chanté avec une partie de la foule le chant national catalan «Els Segadors», à la fin d'une soirée de poésie donnée en présence de ministres de Franco. Pujol, alors étudiant en médecine et militant catholique, est resté trois ans derrière les barreaux. Symbole de la résistance, il est le grand vainqueur des élections de mars 80. Bien

que son parti «Convergencia i unio», doit constituer un gouvernement minoritaire pour la Catalogne. Le travail peut enfin commencer.

La «loi 101» et «Saint-Léonard»

Il y a plusieurs sortes de graffitis à Barcelone. Il y a les enseignes, unilingues espagnoles, barbouillées hâtivement la nuit venue. Il y a des panneaux de signalisation, unilingues catalans, sur lesquels on a écrit «bilinguismo» au pinceau. Il y a aussi — le catalan et l'espagnol (appelé ici castillan) étant très proches — des cas où les auteurs anonymes ont ajouté la lettre ou la syllabe qui fait du mot catalan un mot espagnol.

C'est que depuis l'adoption du «statut catalan» par le parlement espagnol, «le catalan est la langue officielle en Catalogne, ainsi que l'est également l'espagnol dans tout l'État espagnol». Comme la Catalogne fait toujours partie de «l'État espagnol», des problèmes de cohabitation surgissent.

La «loi 101» catalane, adoptée en début d'année, prévoit que tous les citoyens de Catalogne ont le droit de traiter leurs affaires en catalan avec le pouvoir public ou judiciaire, que les fonctionnaires devront se mettre à l'étude de la langue officielle et que les entreprises de caractère public devront offrir à leurs clients des services en catalan. On est encore loin du compte. Selon Josep Faus, porte-parole de Pujol, il n'y a encore que la moitié des juges qui peuvent comprendre ou s'exprimer en catalan. Et une partie des fonctionnaires dont a hérité le gouvernement régional sont de souche espagnole, amenés là par l'administration de Franco.

En matière d'enseignement, la «loi de normalisation linguistique» est formelle: «Les langues catalane et castillane (espagnole) seront enseignées obligatoirement à tous les niveaux de l'enseignement non-universitaire». Les enfants qui entreprennent cette année leur cheminement scolaire devront, à la fin de leurs études secondaires «démontrer une connaissance suffisante du catalan et du castillan». Sinon: pas de diplôme.

Aujourd'hui, environ 20 p. cent de l'enseignement primaire est donné en catalan. Faute d'enseignants catalans, la conversion ne peut aller plus vite.

Mais il y a entre 40 et 45 p. cent «d'immigrés» en Catalogne. De la main-d'oeuvre ouvrière et paysanne venue de partout en Espagne pour profiter de la florissante économie catalane. En 1977, alors que la crise n'avait pas encore fait tous ses ravages, la Catalogne représentait, avec seulement un sixième de la population espagnole, plus d'un cinquième du PNB, près d'un tiers de l'épargne et 40 p. cent de la production industrielle du pays.

Les «immigrants» proviennent en majorité d'Andalousie. Ils ont élu deux députés du Parti socialiste andalous (indépendant des socialistes nationaux du premier ministre Felipe Gonzalez) au parlement catalan. L'un d'eux, Francisco Hidalgo, se dit préoccupé par l'imposition du catalan à ses électeurs.

«Nous sommes pour le bilinguisme, explique-t-il. Nous voulons que chacun puisse s'exprimer en catalan. Mais nous nous opposons à ce que toutes les matières soient enseignées en catalan.» Théoriquement, les parents et les professeurs doivent choisir entre l'enseignement des matières, maths, géo, histoire en catalan et un cours de langue espagnole, ou l'inverse. Mais dans des quartiers où les deux communautés sont présentes, il arrive que la majorité des parents et des enseignants catalans imposent leur langue à une minorité d'Espagnols.

«La même situation s'est aussi présentée dans l'autre sens», note Hidalgo.

Il y a donc des frictions. Catalans et Andalous se tirent parfois la langue, charriant des stéréotypes éculés. (Pour les Catalans, les Andalous sont paresseux et bruyants; pour les Andalous, les Catalans sont renfermés et individualistes.) Il n'y a cependant pas de «Saint-Léonard», même si les Andalous ont pris bien soin de montrer leur présence en 1978, en manifestant dans les rues de Barcelone. Ils étaient, rappelle Hidalgo, près d'un demi-million.

Un statut très particulier

Retrouver ses petits dans l'inxtricable chevauchement de pouvoirs entre Québec et Ottawa peut constituer une tâche herculéenne pour le Montréalais normalement constitué. C'est pourtant de la

petite bière, à côté de ce qui attend le Barcelonais.

La Catalogne a d'abord une série de pouvoirs «exclusifs», culture, patrimoine, tourisme, voirie intérieure, sports, etc. Puis la Catalogne doit décider des modalités d'application locale de lois cadres adoptées à Madrid: mines, pêches, expropriations, environnement, etc. Ensuite, la Catalogne a le droit — ou plutôt le devoir — de mettre en oeuvre les lois espagnoles: relations de travail, aéroports, prisons, etc...

C'était trop simple, il fallait encore créer la notion de «pleine compétence» de la Catalogne pour, par exemple, l'enseignement et la «compétence exclusive... en accord avec les bases» décidées par Madrid, en matière économique, ouf!

Pour résumer, le parlement catalan a de réels pouvoirs en matière de culture et d'enseignement (et encore selon certains c'est discutable, mais pour le reste Barcelone ne peut qu'adapter et appliquer des décisions prises à Madrid.

Le gouvernement central ne s'est d'ailleurs pas privé de contester la légalité d'une vingtaine de législations catalanes, avec succès dans une majorité de cas.

«Nous avons moins de pouvoirs que les provinces canadiennes ou les États des États-Unis», affirme Barrera, le «Lévesque catalan» dont nous parlions plus haut. Il espère un jour récupérer tous les pouvoirs dont disposait la Catalogne en 1939, mais son optimisme est à long terme. La fin du siècle plutôt que la fin de la décennie.

Barrera réclame pour son peuple le «droit à l'autodétermination, le degré d'autonomie doit être décidé par nous-mêmes et ne doit pas nous être imposé», dit-il.

L'indépendance? Il n'y pense même pas. «J'aimerais pouvoir obtenir tout ce que M. Lévesque a obtenu pour le Québec. Mais dans le contexte européen, l'indépendance n'est ni possible, ni nécessaire. Nous tendons à une Europe unie, nous voulons éliminer les frontières, je crois que ce n'est pas le moment d'en faire de nouvelles.»

Entre l'autonomie désirée et l'indépendance refusée, quelqu'un osera peut-être un jour leur proposer ce qui est exactement la même chose, mais tout le contraire: la souveraineté-association... □

APRÈS LE VOYAGE DE KOHL EN URSS

Les Soviétiques n'entendent pas reculer devant les Pershing 2



Albert Juneau



Lors de la visite qu'il a effectuée la semaine dernière en URSS, le chancelier ouest-allemand, Helmut Kohl, s'est fait dire par les dirigeants soviétiques, que si les Américains et leurs alliés de l'OTAN procédaient en décembre prochain à l'installation des euromissiles (Pershing 2 et missiles de croisière), ils répliqueraient par des contre-mesures appropriées pour garantir leur sécurité.

Ce discours des Soviétiques n'est pas nouveau. Il le répète avec des accents variés depuis plus d'un an. S'agit-il d'un bluff ou d'une menace sérieuse? L'Europe sera-t-elle le théâtre d'une course aux armements atomiques? Les Soviétiques disposent déjà de 250 SS-20 pointés sur l'Europe de l'Ouest, alors que l'OTAN se prépare à installer 572 engins nucléaires, sans compter, de part et d'autre, des milliers d'armes nucléaires tactiques, légères.

Les négociations dans une impasse

M. Kohl ne se faisait pas d'illusion sur les résultats de sa visite. Les négociations de Genève entre les Américains et les Soviétiques sur les euromissiles sont dans une impasse. D'un côté comme de l'autre, on semble exclure tout déblocage avant la fin de l'année. Les Américains préparent activement la livraison des premiers Pershing 2 et des Cruise Missiles en Europe.

La compagnie Martin Marietta de Floride, qui fabrique les Pershing 2, a ouvert toute grande les portes de ses usines à la télévision allemande afin qu'il n'y ait aucun

doute sur la résolution des Américains. Les containers sont prêts, il ne reste qu'à les charger.

Aussi, le voyage du chancelier ouest-allemand à Moscou visait-il surtout à ménager l'avenir et à prévenir que les futurs Pershing 2 ne remettent en cause la coopération entre les deux pays, patiemment élaborée au cours des douze dernières années. M. Kohl n'a pas caché ses intentions: «La RFA, a-t-il dit, reste intéressée à une coopération à long terme avec l'URSS sur le plan économique, bien au-delà de la fin du siècle...»

La grande question qui se pose est de savoir ce que feront maintenant les Soviétiques. Quelles cartes joueront-ils? Il semble que l'URSS, sans exclure les mesures militaires, tentera plutôt d'exploiter l'aspect politique du débat, i.e. de miser sur le mouvement d'opposition aux nouvelles armes américaines qui se manifeste en Europe.

C'est d'ailleurs cette stratégie qu'ils ont suivie avec beaucoup de succès jusqu'à maintenant. Ils n'ont rien à perdre et tout à gagner, car le courant pacifiste s'intensifie de jour en jour. C'est en Allemagne de l'Ouest, bien entendu, que la partie se jouera.

L'opinion publique est divisée

S'il y a maintenant au Bundestag (parlement), depuis la défaite des sociaux-démocrates de M. Vogel, une majorité favorable au déploiement des missiles américains, il y a par contre, à l'extérieur, une autre majorité qui envisage ces nouvelles armes avec scepticisme. Le danger qui guette en effet la RFA, c'est la polarisation extrême

des positions. Il y a de moins en moins d'opinions intermédiaires et d'indécis.

Les sociaux-démocrates qui, il y a quelques mois encore, ménageaient la chèvre et le chou, viennent d'annoncer qu'au train où vont les choses, ils se prononceraient probablement contre l'implantation des euromissiles américains, lors de leur congrès spécial en octobre prochain.

Plus encore, la direction du parti a autorisé ses membres à manifester avec le mouvement pacifiste, qu'elle considère maintenant comme un «compagnon de route» sur la voie du désarmement et de la détente. La grande centrale syndicale allemande (DGB), dont les positions étaient restées très prudentes jusqu'à maintenant, emboîte aussi le pas en s'enlignant sur la politique du SPD et en descendant dans la rue.

Pendant ce temps, la coalition chrétienne-libérale au pouvoir (M. Kohl) soutient l'installation des armes américaines en décembre prochain, si l'URSS et les États-Unis ne parviennent pas à un accord à Genève. Même si ce courant, contrairement aux pacifistes, ne bénéficie pas d'appuis organisés, il jouit néanmoins du support d'une partie importante de la population. Bref, l'opinion publique allemande est de plus en plus divisée, partagée en deux camps. Les observateurs de la scène politique allemande ont raison de redouter les éléments explosifs que comporte une telle confrontation.

Négociateur avec des vraies fusées

Il n'y a pas que les Soviétiques

qui misent sur l'opinion, il y a aussi les Américains. Pour les États-Unis en effet, il est devenu évident qu'ils espèrent obtenir plus de concessions des Soviétiques en négociant avec de vraies fusées, pointées sur Moscou, et non pas seulement avec des fusées de papier, comme ils font depuis un an.

Ils comptent parallèlement sur le support du gouvernement de Bonn, qui leur est globalement favorable, pour convaincre l'opinion publique allemande du bien-fondé de leur politique. Cette stratégie leur laisse aussi du temps, puisque le déploiement des missiles doit s'échelonner sur quelques années.

Mais en suivant une telle voie, les Américains prennent le risque de provoquer un affrontement interne en Allemagne de l'Ouest. Ils ont sans doute déjà prévu que si le mouvement d'opposition venait à menacer le gouvernement Kohl, ils consentiraient à mettre un peu d'eau dans leur vin. Ils joueront à l'oreille. Les États-Unis ont l'habitude des vagues anti-américaines. Ils savent qu'elles viennent et qu'elles passent, pour la plupart en tout cas.

De leur côté, les Soviétiques ont commencé à préparer leur riposte à l'éventuel déploiement américain. Ils ont annoncé à la fin du mois de mai dernier un plan en trois points: augmenter le nombre de SS-20, installer des missiles sous-marins à courte portée au large des côtes américaines et implanter des fusées à faible portée (SS-22 et 23) en Allemagne de l'Est et en Tchécoslovaquie.

Par contre, l'URSS n'aurait pas l'intention d'installer des armes nucléaires à Cuba afin de ne pas

violier l'accord conclu en 1962 avec le président Kennedy. Les autres pays des Caraïbes ou de l'Amérique centrale semblent aussi exclus de tout projet soviétique.

Répliquer mais avec prudence

En dépit des menaces qu'elle a proférées, il faut s'attendre à ce que l'URSS navigue avec prudence. Certains indices laissent croire d'ailleurs qu'un rapprochement entre les deux grands se dessine lentement, après quatre ans de rapports distants.

La conférence de Madrid sur la coopération et la sécurité en Europe, dont on redoutait l'échec, est finalement sortie de l'impasse la semaine dernière. Les négociations sur les armes stratégiques intercontinentales (START) ont repris au début de juin. Dans leurs premières propositions, les Américains ont manifesté plus de souplesse qu'on ne s'y attendait.

Enfin, M. Reagan, qui selon toute vraisemblance tentera de faire renouveler son mandat à la présidence, songerait sérieusement à une rencontre avec M. Andropov avant les élections présidentielles de novembre 1984, peut-être en avril ou en mai.

Tout cela est bien beau, mais les dérapages sont toujours possibles. Et c'est justement ce que voulait prévenir M. Kohl en se rendant en URSS et en rappelant à M. Andropov que la RFA tenait à poursuivre la coopération à long terme avec Moscou. □



Guy Fournier

POUR RIRE

Pesante liberté

Quand une femme est amoureuse et gentiment soumise à un homme, elle est généralement mince comme un fil et resplendissante de beauté. Le cas le plus pathétique que je connaisse est sûrement celui d'Elizabeth Taylor. Quand elle suivait sans se poser de questions les directives des studios de cinéma qui l'engageaient ou qu'elle faisait tout simplement le bonheur de ses premiers maris Eddie Fisher ou Mike Todd, c'était la plus belle femme du monde. L'avez-vous remarquée depuis qu'elle se pique de porter la cause des femmes sur ses épaules?

Quel souvenir avez-vous de votre femme, monsieur, au moment où vous l'avez connue? J'imagine qu'elle avait 18 ou 19 ans, qu'elle pesait de 90 à 120 livres, selon sa grandeur et son ossature. Examinez-la comme il faut avant de vous coucher ce soir et vous m'en donnerez des nouvelles.

Mesdames, faites le même exercice mental. Quel était votre poids à l'âge de 18 ou 20 ans quand vous ne vous posiez pas de question sur la place du mâle dans le couple? Quelle était la taille de votre soutien-gorge? De votre gaine? Vous habilliez sans doute du 7 ou 8 ans alors que vous êtes aujourd'hui mal à l'aise dans du 14, du 15 et même du 18 ans.

Pourquoi lentement, mais sûrement, avez-vous commencé à prendre du poids, à vous inquiéter de votre cellulite, à suivre régime par-dessus régime pour perdre de l'embonpoint et le regagner presque aussitôt? Mangez-vous vraiment plus que lorsque vous aviez 23 ou 24 ans et que vous étiez follement amoureuse de votre mari? Vous mangez sans doute moins.

Une autre chose — fondamentale celle-là — ne vous traversait jamais l'esprit: celle d'avoir à juger constamment si en faisant tel ou tel geste, vous alliez faire preuve d'esclavage ou d'une trop grande soumission à l'égard de l'homme. Vous ne vous demandiez jamais, par exemple, si c'était votre tour ou celui de votre mari de laver la vaisselle, de faire le lit, de garder le bébé ou de le changer de couche. Vous vaquiez le plus naturellement du monde à ces humbles tâches qui grandissent la femme tout en la gardant mince.

Poussons plus loin l'analyse. Après sept, huit ou 15 ans de mariage selon le cas, vous avez commencé à changer d'attitude. Même si votre mari arrivait du bureau fatigué mort, vous insistiez pour qu'il vous aide à faire la vaisselle. «En tout cas, tu pourrais au moins l'essuyer!» Ou vous teniez à prendre un soir off, même si le p'tit dernier

avait la grippe ou la coqueluche. «J'suis fatiguée de l'entendre tousser... C'est pas toujours à moi de passer des nuits blanches... Ces enfants-là, c'est à toi aussi... J'les ai pas fait toute seule!»

Sous prétexte que c'était humiliant de demander de l'argent à votre mari, vous avez insisté pour qu'il vous remette l'administration du budget. «Je suis toujours là à quémander... Dorénavant, tu vas me donner une somme fixe chaque semaine et je vais m'organiser... S'il en reste, je le mettrai à la banque, je ferai un petit voyage...» En même temps que vous vous éloigniez de votre mari, que vous perdiez de vue votre rôle de femme pour essayer d'accaparer certains des privilèges traditionnellement réservés à l'homme (en compensation des lourdes responsabilités qu'il doit assumer comme chef de famille), vous gagniez du poids et la cellulite s'attaquait irrémédiablement à votre taille de guêpe et à vos jambes si fines.

Le phénomène n'est pas d'aujourd'hui. Des femmes comme Georges Sand ou la reine Victoria étaient parfaitement «libérées», mais elles avaient de la difficulté à entrer dans leurs vêtements. Heureusement, elles constituaient des exceptions, parce que la plupart des femmes de leur temps acceptaient de bonne grâce la supériorité du mâle et s'efforçaient plutôt d'en profiter que de la combattre. Depuis le mouvement de libération de la femme, la situation devient catastrophique. Les femmes — pas toutes, mais celles qui luttent pour la libération — sont aux prises avec un embonpoint grandissant et bientôt leur lutte contre la graisse et la cellulite prendra le pas sur leur combat contre l'homme. Le problème devient si aigu que les magazines qui s'adressent aux femmes regorgent de publicité vantant les mérites des traitements anticellulite, des potions amaigrissantes, des cures de jeûne, des lifts de fesses, de seins, du ventre et de toutes les autres parties du corps féminin qui enflent avant de s'affaisser inexorablement.

Je serais bien tenté de faire des personnalités et de vous nommer les unes après les autres toutes ces férocités partisans de la libération de la femme qui attestent hors de tout doute que le féminisme est la première cause de l'embonpoint des femmes... mais vous les connaissez aussi bien que moi. Surtout, n'allez pas croire que je suis contre la libération des femmes. Elles sont libres quant à moi de prendre tout le poids qu'elles veulent, mais en conscience je me devais de les informer des conséquences de leur mouvement. Qu'elles se le tiennent pour dit! □

BOUFFÉES D'AIR... ET D'EAU La rivière Rouge en canot pneumatique

PLEIN AIR



André Bergeron

La rivière Rouge, entre Kilmar et Calumet, file silencieusement de couloirs en canyons entraînant les radeaux dans une succession de rapides toujours changeants, mais aussi de longues étendues calmes où le «touriste» doit aussi pagayer. Chacun est à la barre et tous se doivent d'être solidaires de la direction et du rythme du radeau. Pas question uniquement de regarder le paysage, même s'il est magnifique et quelquefois grandiose.

La Rouge est idéale pour le flottage, et le novice comme l'expert y trouvent leur compte de découvertes. À la fin avril jusqu'en juin, la rivière se déchaîne, agitant des vagues qui se déferlent les unes après les autres, favorisant la descente des radeaux géants dans différents rapides: le «canyon», la «machine à laver», la «turbo», la «confusion», la «Bellerose», etc.

Durant l'été, quand la rivière se calme un peu des crues printanières, on descend alors les «sept Soeurs», trop dangereuses en mai compte tenu de la hauteur de l'eau.

L'aventure

L'expérience se doit d'être vécue. On voit les rivières et les rapides d'un oeil nouveau par la suite. On a vécu la solidarité dans le défi, dans le plaisir, la crainte aussi quelquefois. On partage la bouffe ensemble à la halte, on transporte le radeau ensemble, on le vide à l'unisson aussi, tout comme on a tous ensemble le même risque de verser et de se mouiller. C'est bien davantage que la petite «pitoune» de la Ronde de l'île Sainte-Hélène.

Les vrais mordus connaissent à la fin le «langage des rapides», selon la turbulence de ses eaux qui varie d'une saison à l'autre: de la classe 5 au début du printemps jusqu'aux classes 3 ou 4 au milieu de l'été.

Une organisation très au point

L'organisation est complète, rodée, efficace, très au point. La sécurité prime sur tout: un guide expérimenté accompagne chaque radeau et chacun doit suivre les

ordres du moniteur. Un kayak accompagne aussi les groupes en cas de danger.

L'excursion de six heures de flottage comprend l'équipement de descente (radeau pneumatique de différentes grandeurs selon la saison, vestes de sauvetage insubmersibles, les pagaies et le casque protecteur), le dîner, la navette aller-retour au terrain de stationnement, un guide expérimenté dans chaque embarcation. Le coût: 45\$ la semaine et 56\$ les fins de semaine.

L'été, le maillot est recommandé tandis qu'au printemps il faut à tout prix louer la combinaison étanche (comme celle des plongeurs sous-marins).

Maintenant que ce sport devient de plus en plus populaire, plusieurs compagnies offrent ce forfait. Les deux plus importantes sont certes «Nouveau monde, expédition en rivière» et «Rafting W3 aventure». Les rivières qu'on peut descendre au Québec sont parmi les sites les plus splendides: la Rouge dans l'Outaouais, la Batisca dans la Mauricie, la Diable dans les Laurentides et la Harricana en Abitibi. Chacune offre ses attraits, ses énigmes, ses surprises et ses aventures.

En bref, une journée mémorable, une journée de sensations fortes, d'air pur, de détente totale et de vie en groupe. Une expérience à refaire chaque année. □



Je viens de participer avec dix collègues au sport le plus fascinant des dernières années, une journée de descente de rapides de la rivière Rouge, dans l'Outaouais, en canot pneumatique. Aucune expérience n'est requise; il suffit uniquement d'oser, de vouloir relever un défi, de vouloir s'amuser et... de se mouiller.

éditeur
Jean Sisto

éditeur adjoint
Réal Pelletier

secrétaire de rédaction
Manon Chevalier

collaborateurs
au Québec

Françoise Côté
Gil Courtemanche
Antoine Désilets
Jean-François Doré
Jean-Guy Duguay
Claire Dutrisac
Jacques Duval
Guy Fournier
Louis Fournier
Pierre Godin
Serge Grenier
Jean Hébert
Dr Gifford Jones
Dr Louise Laliberté
Gérard Lambert
Yves Leclerc
Marie Lessard
Mario Masson
Pol Martin
André Robert
René Viau

Toronto Patricia Dumas
Calgary Diane Hill
Vancouver Daniel Raunet
New York Robert-Guy Scully
Miami Ron Laytner

Mexico Pierre Saint-Germain
Paris Jean-François Lisée
Louis-Bernard Robitaille

Bruxelles Claude Moniquet
Rome Jean Lapierre
Chypre Robert Pouliot

Vienne Albert Juneau
Tokyo Huguette Laprise
Taiwan Jules Nadeau

PLUS publie également des reportages exclusifs obtenus de l'Agence France-Presse et l'agence Inter Presse Service.

publicité

générale: Probec5 Ltée
Tél.: Montréal 285-7306
Toronto (416) 967-1814
de détail: La Presse, Ltée
Tél.: (514) 285-6874

Le magazine PLUS est publié par Hebdobec Inc., C.P. 550 Succursale Place d'Armes Montréal H2Y 3H3, monté et imprimé par LA PRESSE, Ltée. Tous droits de reproduction, d'adaptation ou de traduction réservés.

président du conseil d'administration
Roger D. Landry

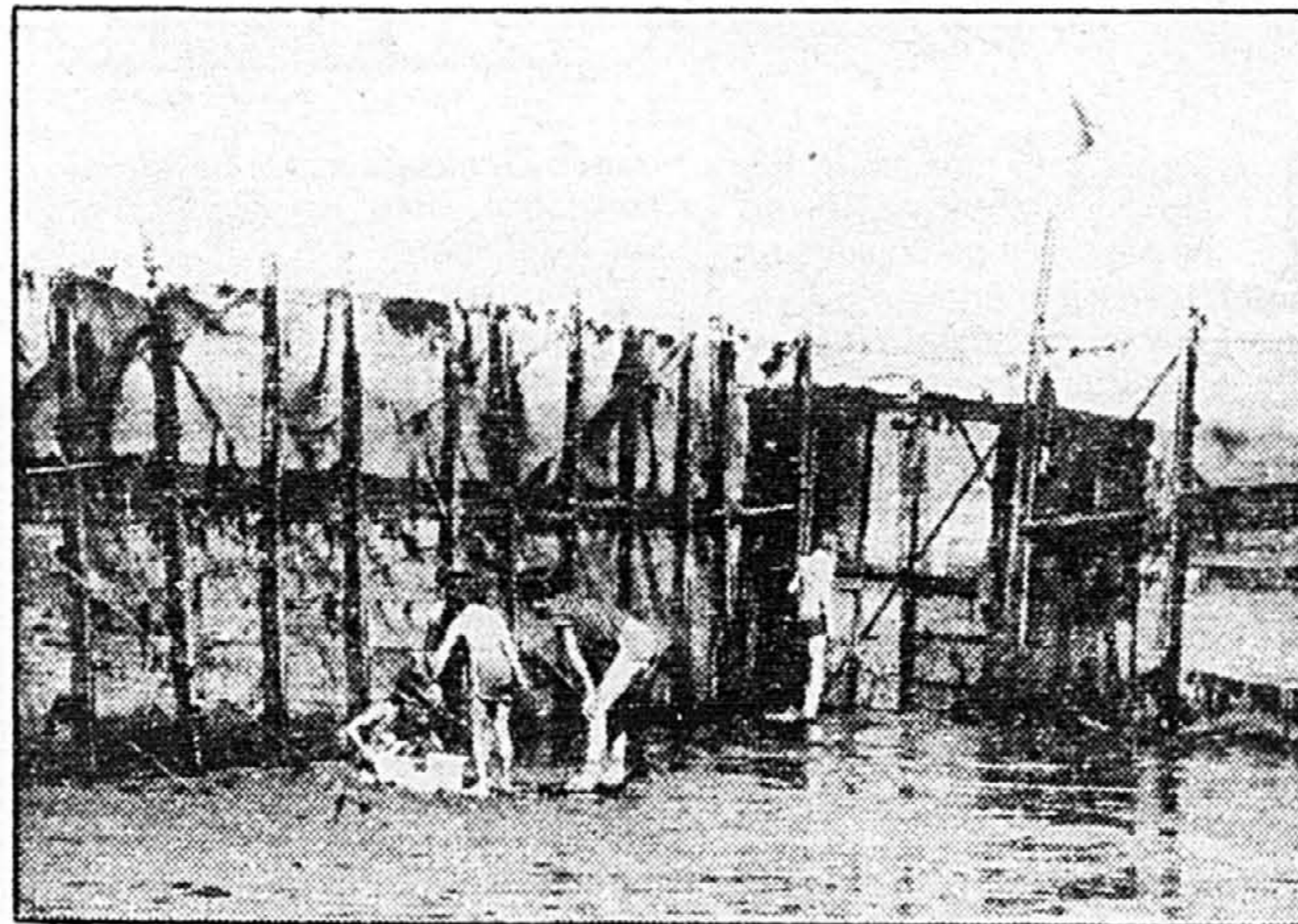
directeur général
Jean Sisto

responsable des cahiers spéciaux
Manon Chevalier

secrétariat
Manon Beaulieu

Tél.: (514) 285-7319

Charlevoix: on le visite depuis le 19e siècle



La beauté de la région touristique de Charlevoix enchante et séduit depuis fort longtemps: au 19e siècle déjà, de riches Anglais et Américains venaient passer leurs vacances dans des villas qu'ils s'étaient fait construire à Pointe-au-Pic. On accepte généralement que de ce fait, Charlevoix constitue l'un des tout premiers lieux de villégiature en Amérique du Nord.

Graduellement, cette clientèle touristique s'est démocratisée et, aujourd'hui, Charlevoix est le point de ralliement de tous ceux qui ont un goût commun pour ce qui est beau.

Charlevoix est un merveilleux pays à découvrir, une succession de paysages qui défilent. Le fleuve à perte de vue devient peu à peu la mer et les Laurentides vont à la rencontre des Appalaches. Chutes, torrents, rivières impétueuses, caps, pics, baies, terres généreuses, forêts, érablières à flanc de montagne, et puis minuscules vallées où se nichent petites villes et villages aux noms évocateurs, Cap-à-l'Aigle, Pointe-au-Pic, Port-au-Saumon, Malbaie...

C'est une région qu'on a chantée, qu'on a peinte surtout. Que Clarence Gagnon, René Richard et d'autres jeunes artistes et artisans nous ont montrée. Paradis des artistes et des artisans, lieu de séjour préféré d'une jeunesse avide de beau, de propre, d'espace, Charlevoix appartient aussi à la petite histoire du Québec. C'est de là, souvent, que sont partis ces pionniers qui colonisèrent le Saguenay-Lac-Saint-Jean et plusieurs autres régions du Québec.

C'est une région qui offre aussi les plaisirs de plusieurs activités de plein air: randonnées à pied ou à bicyclette, escalades, baignades dans les lacs des Laurentides ou dans le Saint-Laurent, équitation et golf pendant la belle saison; ski alpin, ski de randonnée et raquette en hiver. Sans oublier ce qu'Américains et Anglais ont découvert longtemps avant nous et ont protégé jalousement pendant longtemps aussi. Charlevoix est le paradis de la truite mouchetée et il y a encore de «bons trous» où se pratique la pêche au saumon. En automne, on y chasse l'original, l'ours, le lièvre, la perdrix et le canard.

L'amateur d'art sera comblé: Charlevoix est devenu le pays d'adoption de plusieurs peintres et artisans, d'innombrables galeries d'art et boutiques d'artisanat ont essaimé dans plusieurs villes et villages.

Il faut voir la magnifique collection de tableaux du Manoir Richelieu à Pointe-au-Pic et l'école de poterie de Port-au-Persil, un point de ralliement important de la colonie artistique.

À Baie-Saint-Paul «la Magnifique», il faut bien sûr voir les vieilles rues (Saint-Joseph, Saint-Jean-Baptiste, Saint-Adolphe), ses belles vieilles maisons (la maison Simard), ses moulins (le moulin César, construit en 1722, aujourd'hui occupé par un sculpteur-ébéniste, Lucien Bouchard), le moulin de la Rémy, (construit en 1826 et toujours en opération).

Mais il y a dans l'arrière-pays, juste en retrait de Baie-Saint-Paul, toute une série de petits rangs aux

noms savoureux: Pis Sec, Matou, Cache-Toi-Bien, Misère, Pousse-Pioche, et quoi encore. C'est une façon extrêmement agréable de perdre du temps en se rendant, lentement, voir les chutes du Bas-de-la-Baie.

À partir de Baie-Saint-Paul, les connaisseurs vont choisir la 362, route tortueuse qui longe le fleuve à flanc de montagne, grimant en corniche dans la masse impressionnante du Cap-au-Corbeau. Une côte très abrupte descend vers le fleuve et même ceux qui n'ont pas l'intention de se rendre à l'Île-aux-Coudres ont tout intérêt à faire une petite visite à Saint-Joseph-de-la-Rive.

Tout près, la papeterie Saint-Gilles ouvre volontiers ses portes aux visiteurs. Dans un calme qui contraste étrangement avec l'habituel tintamarre de la grande production industrielle, on y fabrique encore à la main un papier chiné de luxe qui a pour nom, selon les incrustations, Soie de Bouleau, Vent d'automne, Cordage...

Le beau village des Éboulements n'est pas loin non plus et un petit détour, sur la seule route de terre qui dessert son phare monumental, mène à Cap-aux-Oies. Le hameau domine majestueusement le fleuve qui devient, à cet endroit précis, l'estuaire du Saint-Laurent, l'eau douce devient eau salée. On peut se baigner et, avec un peu de chance, on pourra voir s'ébattre au large les bélugas, ces cousins des dauphins nommés ici «marsouins», un nom qui graduellement a été donné à tous les habitants de l'Île-aux-Coudres: trois villages, Saint-Bernard, Saint-Louis et La Baleine. Il ne faut pas manquer d'y visiter le musée «Les Voitures d'eau» (au sud-ouest de l'île). Le capitaine Eloi Perron a eu la bonne idée de transformer la goélette Mont-Saint-Louis en un musée différent, vivant presque. Il l'appelle, le Centre d'initiation à l'histoire des goélettes.

Revenu sur le continent, on continue vers Pointe-au-Pic. Il y a là une centaine de belles villas et le Manoir Richelieu. Construit pour la première fois en 1899, détruit par le feu puis rebâti en 1928, il appartient aujourd'hui au gouvernement du Québec. Rien n'y manque: 305 chambres décorées en néo-rustique, disco-bar, tennis, équitation, théâtre d'été, piscine, magnifique terrain de golf, garderie d'enfants. La qualité de la table y est aussi remarquable.

En voyant pour la première fois la Malbaie, si belle, on se demande pourquoi ce nom. L'explication est affaire de marin: c'est Champlain qui baptisa ainsi la baie après s'y être arrêté pour mouiller. Le lendemain matin, la marée avait mis son bateau à sec sur un estran d'argile. La Malbaie traduit l'amertume d'un marin un peu humilié...

On peut y voir une très belle goélette, la Saint-Andrée, y admirer les chutes Fraser et Saint-Georges, et visiter le musée régional Laure-Conan qui s'inspire du nom de plume de Félicité Anger, auteur des premiers romans québécois et dont le plus célèbre, l'Oublié, fut couronné par l'Académie française.

Plus loin, au milieu d'une succession de beaux villages, Cap-à-l'Aigle, Port-au-Persil, Saint-Siméon, Baie-des-Rochers, Saint-Urbain, il ne faut pas oublier d'aller visiter le remarquable centre éducatif Les Pallissades. Ses sentiers écologiques sont d'une belle qualité et la beauté du relief, âpre et bousculé, est saisissante. Les voyageurs y trouveront plusieurs terrains de camping.

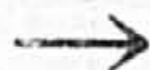
On peut obtenir plus d'informations sur les possibilités touristiques qu'offre la région de Charlevoix en téléphonant de Montréal au 873-2015 et de partout ailleurs au Québec, sans frais, au 1-800-361-5405.

Se loger, se nourrir

Visiter Charlevoix peut aussi constituer un délice pour le palais. Le réseau d'auberges est solidement implanté et couvre l'ensemble du territoire.

À retenir:

- L'auberge des Peupliers 381 rue Saint-Raphaël, Cap-à-l'Aigle, est la propriété de Ferdinand Tremblay, l'aubergiste sans doute le mieux connu de Charlevoix. L'atmosphère qui règne dans cette auberge à elle seule vaut un temps d'arrêt. Il y a sept chambres à l'étage et la grange a été convertie en motel. Les repas sont généralement préparés sur le poêle à bois... mais on trouve à l'auberge sauna et bain tourbillon.
- À Saint-Joseph-de-la-Rive, l'auberge La Perdirole a ceci de particulier qu'elle n'ouvre qu'en week-end. Elle est la propriété de Catherine Reid et Jean Leblond, un ex-réalisateur à Radio-Canada. Ils reçoivent bien.
- Dans l'Île-aux-Coudres, l'auberge Les Voitures d'eau du patron et capitaine Eloi Perron offre une cuisine québécoise remarquable et des «p'tites soirées»



rées du samedi soir» qui ne sont pas piquées des vers.

- Les Tremblay pour leur part, pourront presque faire un pèlerinage en choisissant pour se loger l'auberge Beauséjour, aussi à Saint-Joseph-de-la-Rive. Depuis plus d'un demi-siècle, cette excellente auberge est administrée par des Tremblay. Aujourd'hui, c'est Pierre et Diane qui reçoivent. Nourriture familiale, piscine extérieure, tennis. C'est situé près du quai.

Les petites auberges de la région de Charlevoix sont parmi les plus charmantes du Québec. Le touriste qui cherche à s'évader de la grande ville y trouvera le véritable accueil d'antan: hospitalité, bonne cuisine, atmosphère tranquille dans un décor grandiose.

Pour ceux qui veulent «mener la vie de château», il y a dans Charlevoix un hôtel de grand luxe: le Manoir Richelieu. Son architecture est imposante et son site majestueux.

Le camping

Pour ceux qui prêtèrent le camping, on y trouve une douzaine de terrains bien aménagés dont celui des chutes Fraser, assez particulier, avec ses lacs à truites.

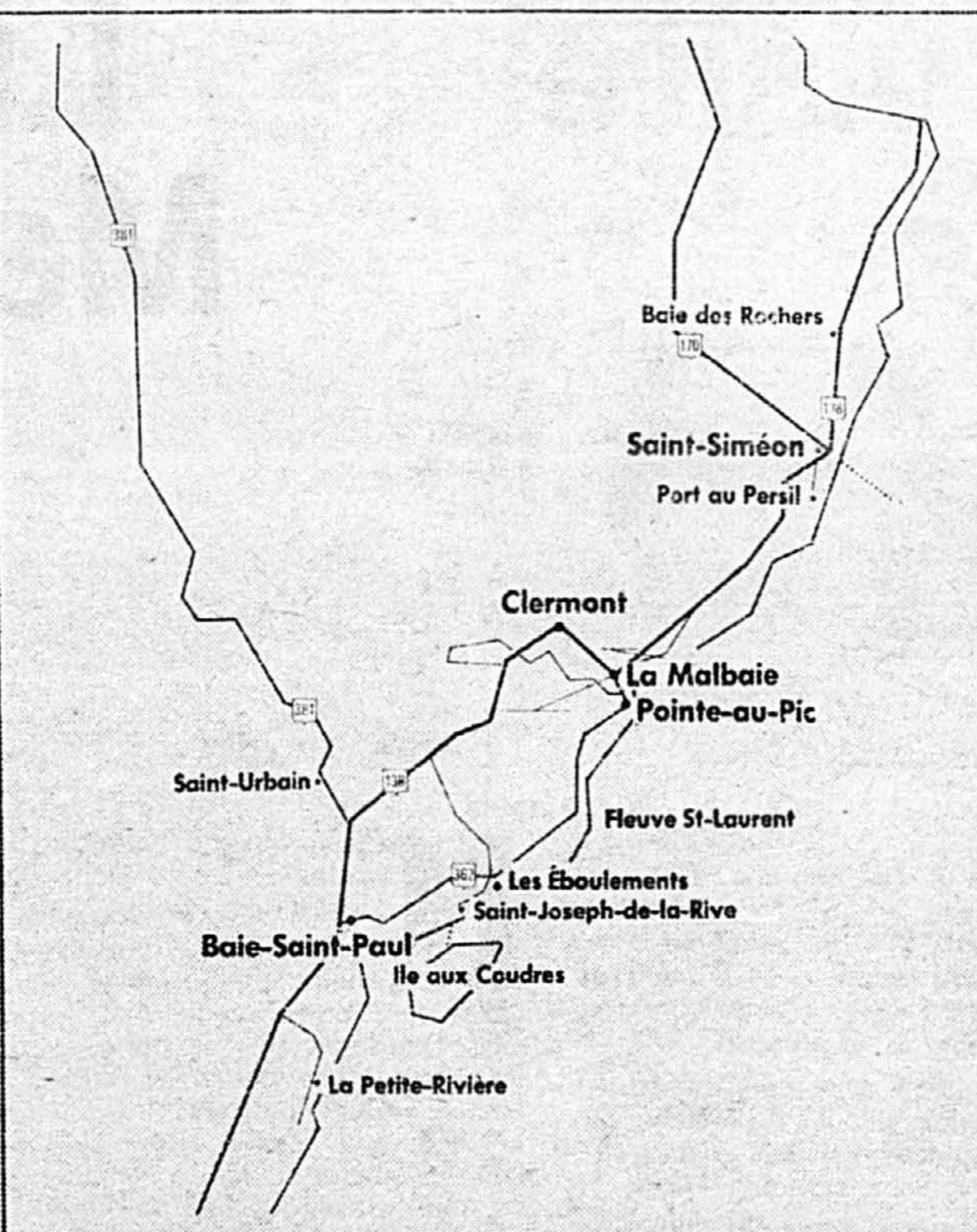
Auberge de jeunesse

A Baie-Saint-Paul, l'auberge de jeunesse Le Balcon Vert offre une vue splendide sur la baie.

Vacances-familles et hébergement à la ferme

Ces deux modes d'hébergement sont facilement accessibles dans Charlevoix.

Comment s'y rendre



Sur la rive nord du Saint-Laurent, à l'est de Québec, la région de Charlevoix s'étend de Saint-Tite-des-Caps jusqu'à l'estuaire du Saguenay, à Baie-Sainte-Catherine. On s'y rend:

- par terre: de Québec, on emprunte la route 138 en direction de Sainte-Anne-de-Beaupré. Du Saguenay-Lac-Saint-Jean, la route 170, de la Côte-Nord la route 138.
- par mer: la région de Charlevoix est reliée à la rive sud du Saint-Laurent par un bateau-traversier (Rivière-du-Loup-Saint-Siméon) et à la rive est du Saguenay par un service de traversiers (gratuit) qui fait la liaison Tadoussac-Baie-Sainte-Catherine.

Charlevoix, ce n'est pas le bout du monde. La Malbaie, au cœur de la région, ne se trouve qu'à 405 kilomètres de Montréal.

ACTIVITÉS PRINCIPALES

Les activités qui caractérisent la région de Charlevoix ont généralement à voir avec les arts et les lettres. Ces activités sont nombreuses, souvent improvisées et, de ce fait, sont difficiles à répertorier:

À Pointe-au-Pic, au théâtre du Manoir Richelieu on présente la pièce «Double Jeu».

Au Domaine Forget, il y a concert de musique classique tous les samedis et mercredis à 20h.

À Baie-Saint-Paul, on présente au cinéma Laurentien la pièce «Addi Addouce».

Un petit nombre de festivals se déroulent dans Charlevoix durant la période d'été:

— Le festival de l'Eperlan de Saint-Siméon (fin juillet).

— Le festival Hippique de la Malbaie (du 5 au 14 août).

— La Fête Foraine de Baie-Saint-Paul, une fête d'amateurs publics (fin juillet).

Cet été, la région de Charlevoix, c'est Super!



Cet été, passez vos vacances dans la région de prédilection de nombreux écrivains, journalistes, comédiens, peintres et artisans. Venez visiter quantité de boutiques, voir de belles expositions de peinture ou bien entendre des chansonniers talentueux ou encore, venez assister aux spectacles si amusants de nos théâtres d'été. Et si vous êtes amateurs de pêche, vous vous plairez sûrement à taquiner l'éperlan. Il y a aussi l'Île-aux-Coudres où vous serez ravis par l'hospitalité de ses habitants surnommés les «marsouins». Venez visiter le musée régional, admirer les chutes Fraser et Saint-Georges à la Malbaie. Promenez-vous dans le parc des Grands-Jardins ou laissez-vous bercer délicieusement à bord d'une ancienne goélette... Vraiment, il y en a pour toutes sortes de vacances dans la région de Charlevoix.

Pour renseignements au sujet de bons forfaits ou d'autres possibilités de vacances au Québec, téléphonez sans frais à:

873-2015 (région de Montréal)

1-800-361-5405 (ailleurs au Québec)

ou écrivez à: Tourisme Québec
C. P. 20 000
Québec (Québec)
G1K 7X2

Cet été, au Québec, c'est super!

Québec

De l'homme vu comme ordinateurur

DEMAIN
L'AN 2000



Yves Leclerc

La Lincoln Mark VII 1984:

Depuis le temps qu'on compare l'ordinateur à l'homme il fallait pourtant que l'idée vienne à quelqu'un de faire l'opération contraire, et de comparer l'homme à l'ordinateur. Je l'ignorais, et vous aussi sans doute, mais cela se fait depuis une dizaine d'années déjà dans le cadre de la «psychologie cognitive», une branche des sciences humaines qui s'intéresse à la façon dont l'homme acquiert et assimile ses connaissances.

«C'est une discipline, explique le professeur Luc Giroux de l'Université de Montréal, qui est dominée depuis quelques années par le paradigme du **traitement humain de l'information**, qui postule qu'on peut voir l'ensemble des fonctions cognitives humaines comme un système de traitement de l'information symbolique.

«Dans cette optique, l'activité cognitive est analysée comme pourrait l'être une machine informatique, c'est-à-dire en considérant à la fois ses composantes de matériel (mémoire à court terme, mémoire à long terme, processeur central, interfaces d'entrée-sortie) et de logiciel (procédures d'encodage, de décodage et de traitement, structure de représentation des données, stratégies de solution de problèmes).»

Qu'est-ce que ce point de vue assez différent nous apporte de neuf? Dans l'ensemble, je ne saurais trop dire, quoique les psychologues eux-mêmes semblent fort satisfaits des résultats acquis grâce à cette «métaphore de l'ordinateur».

Ce qui m'intéresse ici, c'est plus particulièrement le travail que le professeur Giroux et ses collègues de l'U. de M. ont réalisé à partir de ce concept sur le problème de l'utilisation humaine des équipements informatiques, et en particulier de bureautique. L'essentiel de ce qui suit a été tiré d'une conférence donnée par Luc Giroux il y a deux mois sous le titre «La dimension cognitive de la bureautique» au Colloque annuel de l'Association de recherches en communication du Québec.

Deux types de machines

L'exercice consiste à considérer l'interaction homme-ordinateur comme, en réalité, un dialogue entre deux machines à traiter l'information qui sont «programmées différemment», et à voir comment on pourrait harmoniser le mieux possible les deux programmes pour rendre la communication plus efficace et plus agréable.

Tout d'abord, note Giroux, alors qu'une machine industrielle de type classique a une fonction spécialisée (souvent unique) et fonctionne de manière analogique (commandes et cadrans reproduisant en gros le mouvement ou l'action de la machine), posant des problèmes d'ergonomie physique pour une tâche avant tout psychomotrice et perceptuelle, une machine informatique a un tout autre caractère.

Tout d'abord, elle est moins spécialisée et accomplit des fonctions multiples; c'est une machine numérique, où les actions sont représentées non par des mouvements mais par des symboles; la tâche consiste essentiellement à manipuler de l'information, ce qui est une activité cognitive exigeant donc un «feedback» cognitif, et par voie de conséquence une mise au point ergonomique cognitive également.

«Jusqu'ici, précise Luc Giroux, ces dimensions n'ont fait l'objet que de peu de recherches systématiques dans le cadre de la bureautique. Le design des systèmes repose plus souvent sur l'intuition des ingénieurs et des informaticiens, dont la psychologie n'est pas la préoccupation première. L'approche cognitive suggère une analyse plus formelle, afin que la notion d'une machine conviviale ou «user-friendly» soit autre chose qu'un ordinateur qui vous dit «Bonjour» en vous appelant par votre prénom...»

Étude de l'interaction

Pour y arriver, il faut d'abord analyser la ou les tâches à accomplir du point de vue d'un sujet qui les maîtrise bien, pour identifier

clairement les dimensions importantes de chacune des trois composantes de l'interaction homme-système, soit: la compétence de l'utilisateur, la nature de la tâche et l'architecture du logiciel (bureautique dans le cas présent).

On étudie donc les paramètres, ou caractéristiques de la tâche, du sujet et de la machine, en gros selon le schéma suivant:

a) Sujet: limites de mémoire courte et longue; capacités psychomotrices, vitesse de traitement des opérations mentales, stratégies de résolution de problèmes, procédures de lecture et d'écriture; qualités individuelles.

b) Tâche: degré de complexité et niveau d'expertise requis; aptitude à se décomposer en sous-tâches plus simples; niveau de rendement minimal (le gain dépasse le coût).

c) Machine: efficacité des interactions, en général et selon les divers types; syntaxe des commandes; qualité de l'interface physique; universalité versus adaptation à la tâche.

Une fois cette étude faite, on peut voir à quel point la machine et son logiciel sont bien adaptés et à la tâche et à l'utilisateur, et par suite prendre les actions correctives qui s'imposent, soit du côté de l'utilisateur (meilleure formation), soit de celui de la tâche (meilleure définition ou subdivision), soit de celui de la machine (modifications au matériel, au logiciel ou les deux).

Cette approche est trop nouvelle pour qu'on puisse se dire absolument certain des résultats qu'elle pourra donner. Elle ne saurait faire pire que la stratégie «hit and miss» utilisée jusqu'à maintenant dans ce domaine.

«Le Québec, conclut Luc Giroux, est à la recherche d'une voie de développement face aux nouvelles technologies. On parle entre autres beaucoup d'un «super-crénneau» du logiciel. Une des voies à suivre est peut-être la mise au point de logiciels non seulement performants au point de vue informatique, mais qui tiennent compte de la psychologie de ceux qui les utilisent...»

Nous venons de quitter le circuit de Sears Point dans le nord de la Californie et nous roulons sur une petite route en lacets de la vallée de Sonoma lorsque mon illustre passager résuma parfaitement toute l'importance de l'événement. «Qui aurait pu croire, il y a quelques années à peine, que l'on en viendrait un jour à comparer une grosse voiture de luxe américaine à une Mercedes-Benz et à en faire l'essai sur une piste de course?»

C'eût été impensable et franchement ridicule... C'est pourtant le programme qu'avait organisé la compagnie Ford pour l'avant-première de la toute nouvelle Lincoln Mark VII 1984 et je dois dire tout de suite que la voiture s'est montrée parfaitement à la hauteur d'un tel affrontement.

Bien sûr, mon interlocuteur n'était pas tout à fait impartial mais même si Jackie Stewart fait de la publicité pour Ford, il n'a pas perdu pour autant sa lucidité et il conserve des vues très éclairées sur le statut de l'industrie automobile. Et, concernant la nouvelle Mark VII de Lincoln, il n'a fait qu'exprimer le fond de ma pensée.

Dans son édition 1984 et plus particulièrement dans sa version LSC (pour «Luxury Sports Coupe»), cette voiture est littéralement méconnaissable. Fini les pneus à flanc blanc, le toit de vinyle, les glaces de custode «opéra» et toutes ces fioritures inutiles... En lieu et place, on a conçu une voiture au style épuré qui reprend le thème de la récente Thunderbird et dont les phares parfaitement intégrés ont permis d'obtenir un coefficient aérodynamique très favorable de 0,38. Allégée d'environ 150 kg et raccourcie d'une trentaine de centimètres, le seul indice qui permet de l'associer à sa devancière est le traditionnel renflement au niveau du coffre arrière.

Le pedigree

Le styliste en chef de Ford, Jack Telneck, n'était pas d'accord avec cet artifice mais il avoue que c'est l'une des rares concessions qu'il a dû faire à la haute direction. Pour le reste, lui et les ingénieurs assi-

gnés au développement de la voiture ont eu carte blanche et c'est ce qui fait que la Mark VII LSC a hérité d'une direction à crémaillère, de quatre freins à disque, d'une suspension à air unique contrôlée par micro-processeur et qu'elle roule, tenez-vous bien, sur des Good Year Eagle GT à taille basse.

Voilà un pedigree assez exceptionnel, il faut en convenir, pour une voiture qui n'était autrefois qu'une opulente boulevardière sans aucune prétention sportive. Or, cette bourgeoise enracinée est devenue un séduisant coupé Grand Tourisme amplement capable de donner la réplique à une Mercedes-Benz 380 SEC et, ce qui ne gêne rien, à moins de la moitié du prix. Les puristes vont sans doute s'objecter mais quand on peut se lancer à fond sur un circuit de vitesse au volant d'une voiture de 3625 livres sans que les pneus ne déjantent dans les virages ou que les freins vous faussent compagnie après quelques tours, il y a matière à réflexion.

Le simple fait de pouvoir se prêter à une utilisation aussi abusive est déjà une référence qu'une balade sur la route a tôt fait de confirmer. La Mark VII n'est ni une voiture de course, ni une voiture de sport mais son comportement routier nous montre bien qu'elle a fait l'objet d'une transformation radicale par rapport aux précédents modèles de cette lignée.

Suspension inédite

L'une des caractéristiques les plus intéressantes de cette Lincoln est sa suspension à air à contrôle électronique mise au point conjointement par les ingénieurs de Ford et la compagnie Good Year. La voiture roule en quelque sorte sur un coussin d'air plutôt que sur des ressorts en acier et c'est ce qui a permis d'améliorer la tenue de route sans pour autant nuire au confort. Le système, que l'on dit fiable et très durable, a été expérimenté sur plus de deux milliards de milles et il permet de corriger constamment l'assiette de la voiture en fonction de la charge, des accidents de terrain et de l'incli-

CONDUIRE



Jacques Duval

absolument méconnaissable

naison de la carrosserie que ce soit en virage ou en freinage.

Il est important de souligner que le système agit sur les quatre roues et qu'il compense automatiquement la poussée latérale ou longitudinale. La suspension bénéficie en plus d'amortisseurs pneumatiques et de barres stabilisatrices à l'avant et à l'arrière. La version LSC se distingue par des éléments de suspension renforcés, une direction à faible démultiplication et un rapport de pont plus élevé pour de meilleures accélérations.

Ce modèle vise nécessairement les acheteurs de grandes routières européennes et il est certain que la clientèle traditionnelle de Lincoln risque de s'y sentir un peu dépaycée. Elle pourra toutefois se rabattre sur les versions Bill Blass ou Gianni Versace qui, tout en respectant la nouvelle architecture de la Mark VII, sont plus orientées vers le luxe, le confort et la douceur de roulement.

Par rapport à ces dernières, la LSC propose une présentation intérieure beaucoup plus sobre sans chrome ou simili-bois, même si tous les accessoires habituels sont en place. On peut même obtenir en option un compas à affichage digital qui est très pratique pour ceux qui ont tendance à perdre le nord.

Le groupe moto-propulseur est identique dans toutes les versions et consiste en un V8 de 5 litres à injection électronique jumelée à une boîte de vitesse automatique à 4 rapports. Précisons toutefois que la voiture sera offerte éventuellement (quelques mois après son lancement en septembre) avec un moteur 6 cyl. turbo diesel de 2,4 litres fabriqué par BMW et une boîte automatique ZF également de construction allemande.

On a beau avoir réalisé plus de 2000 essais de voitures dans sa vie et fait de la course automobile avec un certain succès, on se sent toujours un peu intimidé quand on se retrouve en compagnie d'un bonhomme qui a été trois fois champion du monde des conducteurs. Par la correction de son comportement routier, la Lincoln Mark VII m'a toutefois permis de

ne pas faire sourciller mon célèbre compagnon de voyage... à moins que l'impassibilité fasse également partie de son rôle chez Ford.

Conclusion

Avec le lancement de la Mark VII et celui des Mustang SVO et EXP Turbo qui eut lieu au même moment (et dont nous traiterons bientôt), Ford a brillamment démontré que l'agrément de conduite jouait désormais un rôle de tout premier plan dans l'élaboration de ses nouveaux modèles. Après tout, on ne convie pas les journalistes à une piste de course en compagnie de Jackie Stewart pour admirer une nouvelle calandre ou des enjoliveurs chromés. □

Voitures et vignobles

La nouvelle Lincoln Mark VII 1984 est considérée comme une cuvée très spéciale par la compagnie Ford et on a tenu à souligner le caractère exceptionnel de ce millésime en procédant à son lancement dans un cadre hors de l'ordinaire.

Délaissant le décor asphalté des pistes d'essai de Dearborn, on avait convié les journalistes dans la vallée de Sonoma en Californie, une région vinicole réputée possédant un cachet typiquement européen.

Avec la vallée de Napa située à proximité, ce coin des États-Unis compte pas moins de 140 «wineries» ou viticulteurs qui produisent plusieurs vins de très haute qualité... L'essai de la Mark VII LSC fut d'ailleurs suivi par la dégustation d'un Cabernet sauvignon 1979 et d'un curieux mais agréable Carneros Spiceling (moitié Riesling, moitié Gewurztraminer) dans les caves de Buena Vista, la plus ancienne maison du genre en Californie.

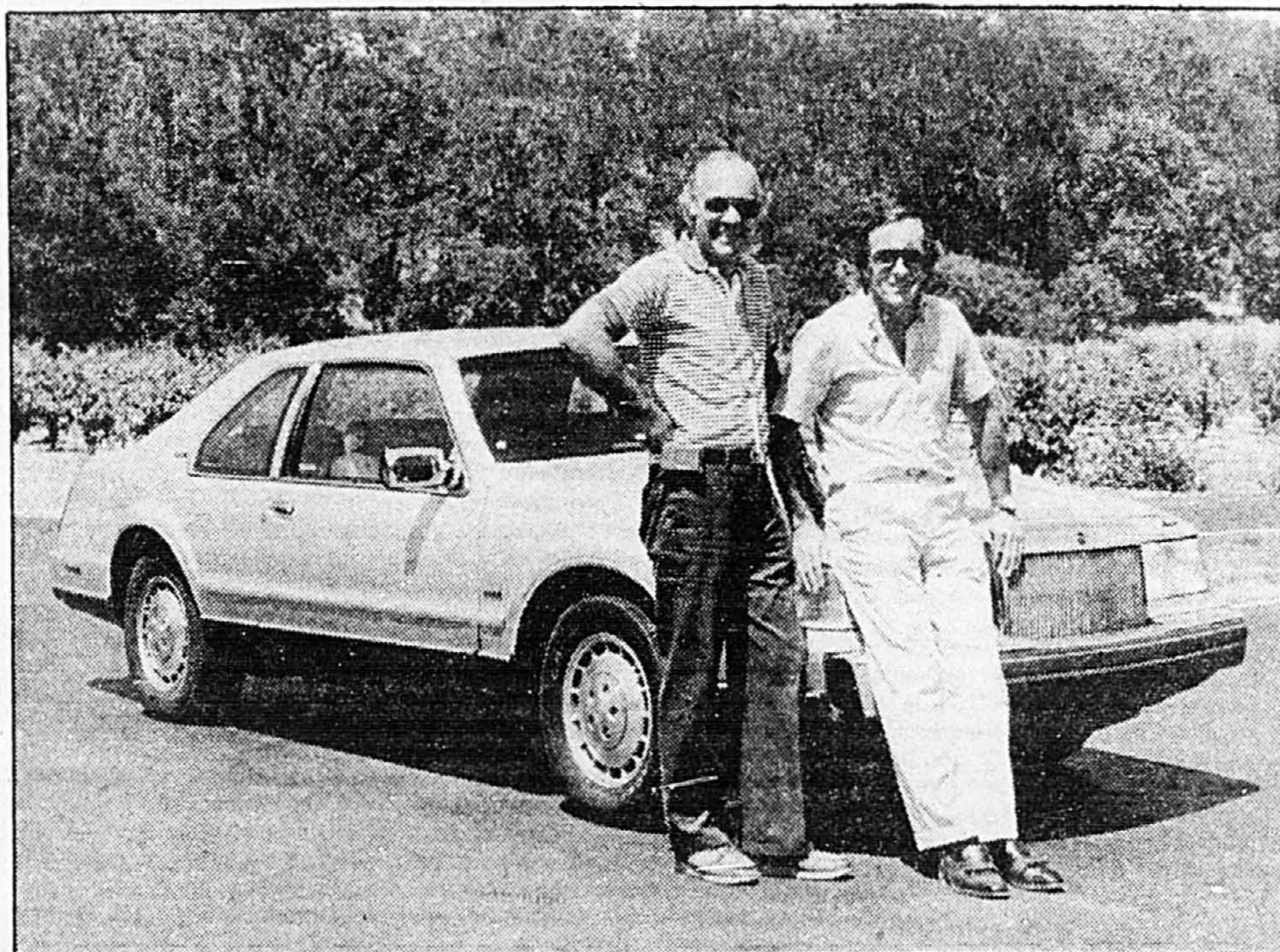
Fondée en 1857, cette entreprise a marqué le début de l'industrie du vin dans cet État américain... Une caisse de vin du même producteur était décernée à l'auteur du meilleur temps dans un slalom organisé par Lynn St. James (pilote Ford à ses heures) pour mettre à l'épreuve la maniabilité des nouveaux modèles. J'aurai bientôt l'occasion de faire «l'essai» de ce Chardonnay 1980...

Ford avait établi son quartier général au splendide Sonoma Mission Inn qui propose, entre autres services, une cure de remise en forme de cinq jours (diète, massages, bains de

boue et tout le kit) pour un modeste 1 800\$ US... Le dirigeable Good Year était de la fête avec son impressionnant nouveau tableau électronique en couleur proclamant les mérites des nouveaux produits Ford... et de leurs pneus Good Year. Les journalistes avaient d'ailleurs droit à un p'tit tour de «blimp» et à une leçon abrégée de pilotage. Un jeu d'enfant... Edsel Ford, le fils de Henry jr., était aussi de la partie. Après un apprentissage en Australie, il travaille maintenant comme assistant-directeur du département des nouveaux produits...

La piste de Sears Point où avait lieu la présentation des modèles 1984 appartient à l'ancien pilote de course Bob Bondurant qui y donne un excellent cours de conduite haute performance en utilisant notamment une impeccable flotte de 15 Mustang GT. L'école possède également une impressionnante Ford LTD 1983 utilisant la même mécanique que la Mustang GT 5 litres. Un modèle identique avec boîte de vitesses manuelle à 5 rapports sera commercialisé à partir de 1984½. Les policiers l'attendent avec impatience...

Deux restaurants à ne pas manquer dans les parages: Hotel Depot 1870 à Sonoma et l'Auberge du soleil à Rutherford Hill. Ce dernier surplombe la vallée de Napa et sert une cuisine absolument exquisite. Réservations de rigueur... Oubliez les prix d'aubaine pour les vins de Californie. Même sur place et chez le producteur, les bons Cabernet ou Chardonnay vont chercher dans les 10\$ ou plus US... □



Jacques Duval et son... «copilote» Jackie Stewart au cours de l'essai de la nouvelle Lincoln Mark VII 1984.



Dr Gifford Jones

SE SOIGNER

Début de l'après-midi, à Honolulu: «Mon doux, pourvu qu'aucune connaissance ne m'aperçoive!» Je venais littéralement de me traîner à quatre pattes jusqu'à une église historique et reposais allongé sur un banc. Personne de mes connaissances, mais un groupe de femmes entre pour visiter l'église. Il fallait voir leur air abasourdi quand elles se sont approchées de moi. «Une honte, ivre à deux heures de l'après-midi!» Pourtant, mal en point comme je l'étais, même

Une sciaticque à Honolulu

une remontrance du pape n'aurait pas pu me faire lever de ma couche. Je gisais là depuis une heure. Un étirement royal avait déclenché un élancement électrique dans toute la jambe droite, me transfigurant brusquement en un idiot incapable d'articuler un mot. L'ancienne église était l'abri le plus près où je pouvais me coucher.

Des plus grands aux plus humbles, 80 p. cent de l'ensemble de la population souffre, un jour ou l'autre, d'une douleur aigue au dos. Thomas Jefferson, blessé en labourant devant ses esclaves; John Kennedy, que seule sa chaise berçante soulageait, et Ernest Hemingway qui devait écrire debout! Plus récemment, des vedettes comme Elisabeth Taylor, Barbara Streisand et Lee Trevino ont aussi connu les affres des douleurs lombaires.

Qu'importent les causes!

Il existe maintes théories pour expliquer les raisons d'un aussi grand nombre de victimes des maux de dos, mais l'une des plus populaires est celle de l'évolution: l'Homme n'est pas bâti pour se te-

nir debout, mais pour circuler à quatre pattes.

Ce n'est pourtant pas l'avis du Dr Ian MacNab, orthopédiste de réputation internationale de Toronto. «Les animaux, les Dachshunds notamment, sont plus fréquemment atteints de maladies discales que les êtres humains. En outre, comment présumer de la posture de nos ancêtres avant la position debout?» soutient-il.

Pour le Dr Hamilton Hall, autre orthopédiste, l'usure et la fatigue des facettes articulaires des vertèbres sont les causes les plus courantes des maux de dos. Autre point de vue, celui du Dr Casey, spécialiste de la douleur à l'Université du Michigan, qui croit plutôt à un phénomène social, une manière de maladie collective. Enfin, d'aucuns suggèrent que les douleurs cervicales et lombaires sont d'origine psychologique, ce que confirme l'expression populaire «avoir quelque chose sur son dos». Et pour quelques-unes, les maux de dos seraient plus plausibles à invoquer que la migraine la nuit venue!

Toujours est-il qu'allongé sur mon banc d'église, toutes ces hypothèses m'apparaissaient

comme une farce monumentale. Je n'avais nul patron «sur le dos», et encore moins de troubles socio-affectifs.

Mon seul problème consistait en une hernie discale comprimant le nerf sciaticque, résultat d'un étirement intempestif.

Surtout le repos au lit

En crise aiguë, la recherche d'une façon de soulager la douleur devient parfois aussi exaspérante que la douleur elle-même. D'aucuns médecins vous recommandent des enveloppements humides chauds, les autres ne jurent que par la glace, allez donc savoir!

Personnellement, plusieurs craintes m'effleuraient l'esprit cet après-midi là. Je savais qu'une telle douleur augurait des embêtements. D'abord, il me faudrait regagner l'hôtel en me traînant et m'aliter pour plusieurs jours. Et puis ensuite annuler mon voyage de retour car le traitement le plus efficace contre une douleur lombaire est le repos total au lit, de l'aspirine et des doubles punchs hawaïens.

Quant aux plus débrouillards, ils dénichent une paire de mains expertes pour masser leurs muscles endoloris.

Mais plus oppressante était la crainte que la douleur persiste en dépit de ce traitement initial et conservateur. Je me disais qu'à moins d'être paralysé, jamais aucun orthopédiste ne parviendrait à me persuader à m'enlever un disque. Sous le sceau de la confiance, l'un des plus grands chirurgiens au Canada m'a déjà confié un jour: «Je suis parmi les meilleurs, mais ne me demande pas de t'opérer. Tu guériras avec le temps». À l'instar des hystérectomies et des cholécystectomies (ablation de la vésicule biliaire), il se pratique nettement trop de discectomies de nos jours.

Le Dr Tinneson de Philadelphie affirme: «Une intervention ne s'impose pas lorsque vous pouvez tolérer la douleur.» Néanmoins, il arrive que la douleur persiste et soit intolérable. Etendu sur mon banc, je songeais à la chance que j'avais de connaître une nouvelle technique qui permet d'éviter de passer au bistouri. Nous reparlerons de ce nouveau procédé la semaine prochaine. □

Logirente: discriminatoire, injuste et inefficace!

Trompe-l'oeil: c'est le mot flagellant utilisé par le Front commun pour désigner le programme Logirente, dans un mémoire présenté au ministre de l'Habitation et de la Protection du consommateur, M. Guy Tardif, au début de juin dernier.

Ce Front commun est formé de l'AQDR (Association québécoise pour la défense des droits des retraités et préretraités); la FADOQ (Fédération de l'Âge d'or du Québec) et le Forum des Citoyens âgés.

Ça dégringole!

Depuis sa création en 1980, Logirente n'a apporté qu'une aide très peu significative à moins de 4 p. cent des personnes âgées du Québec, environ 20 000 sur 564 000. Et le mémoire souligne que l'extension du programme (que l'on demande malgré tout) à ceux qui ont de 55 à 64 ans ne ferait qu'augmenter «l'illusion de l'aide»!

Rappelons que Logirente avait deux objectifs: l'un, habillé d'humanisme, voulait aider les personnes âgées qui consacraient une trop forte part de leurs revenus à

se loger convenablement; l'autre, par ce biais, voulait les inciter à demeurer chez elles plutôt que de recourir aux HLM ou aux établissements du réseau des Affaires sociales. C'est un but nettement économique et qui semble primer le premier. Malgré tout, Logirente se situe dans une visée plus large qui s'appelle le maintien à domicile.

En 1980, lors de sa création, ce programme comptait toucher 60 000 personnes; 26 747 seulement ont pu en profiter; 25 000 demandes ont été refusées. En 1981, 20 000 bénéficiaires étaient inscrits dont certains ont vu leur allocation diminuer de 15,21\$ à 2,15\$ par mois.

En 1982, au 14 janvier 1983, les chiffres étaient les suivants: 16 729 acceptations, 6 167 refus et 2 500 cas encore à l'étude. Demandes totales: 25 396. Ces données, fait ressortir le mémoire, impliquent «un dépérissement accablant du programme Logirente». L'incitation à demeurer chez soi est mince!

Une course à obstacles

Quand on lit le mémoire du Front commun, on a l'impression qu'il

VIEILLIR

s'agit plutôt d'une course à obstacles pour que le gouvernement réduise au minimum l'application de son programme. La majorité des 65 ans et plus résident dans deux catégories d'habitations détenues par le secteur privé: des maisons de chambres et des logements modestes.

On sait aussi que les HLM ont la préférence des personnes âgées mais le nombre de celles qui en profitent est minime en comparaison du besoin et de la demande. Les listes d'attente sont plus longues que le nombre d'unités déjà occupées. On ne doit pas ignorer aussi que le gouvernement trouve cette formule fort onéreuse.

Quatre obstacles freinent l'application du programme. D'abord, Logirente fixe son allocation à 30 p. cent d'un loyer plafonné souvent crevé dans la réalité. Tant pis pour ceux qui paient un loyer plus élevé! Dans les HLM, le pourcentage est de 25 p. cent des revenus du locataire, donc de sa capacité de payer. Le Front commun s'élève contre cette discrimination et demande que le calcul des revenus soit fait d'une façon comparable et que les revenus admissibles soient fixés au-dessus du seuil de pauvreté reconnu.

Autre discrimination: le loyer de base d'un HLM comprend les ser-



Claire Dutrisac

vices de chauffage, l'eau chaude, les taxes, une cuisinière, un réfrigérateur et souvent un terrain de stationnement. On est loin du compte avec les frais afférents que reconnaît Logirente, et encore, une allocation forfaitaire est versée, non le coût réel de ces frais.

Le gouvernement ne respecte pas le principe qu'il a lui-même énoncé, à savoir qu'il ne faut allouer plus de 25 p. cent de ses revenus au loyer. Le programme Logirente non seulement exige une contribution de 30 p. cent mais il ne couvre que 70 p. cent du loyer plafonné, donc une proportion encore plus mince du loyer calculé en tenant compte en partie des frais afférents.

Les personnes en hébergement disposent de 90\$ par mois pour leurs dépenses personnelles, somme que souvent les personnes âgées à domicile n'ont pas. Cependant, leurs besoins en loisirs, transports, visites sont aussi grands, sinon plus.

Le loyer plafonné des chambres est fixé à 145\$ par mois. Dans certaines localités, ça va, dans les centres urbains c'est souvent insuffisant. Le loyer plafonné d'un logement pour personne seule a été porté à 215\$ et pour un couple à 230\$ par mois, sans tenir compte de l'augmentation des

coûts réels: chauffage, eau chaude, etc. Cette politique freine la recherche de logement dont le loyer serait trop élevé. Faut que les taudis se louent... non? Ces deux éléments, le pourcentage de l'allocation et le plafonnement du loyer doivent être révisés si l'on veut être efficace.

Interdit d'entrer

Les personnes âgées de 55 à 64 ans comptent parmi les plus démunies de notre société. Elles ne disposent que d'un faible revenu provenant soit de l'assurance-chômage, soit de l'aide sociale et parfois, dans très peu de cas, d'une rente de retraite minime. Les femmes seules constituent la majorité de ce groupe et 80 p. cent vivent sous le seuil de la pauvreté. Mais... défense d'entrer! Logirente n'est pas pour elles!...

La Régie du logement

La Régie du logement n'est pas une défense efficace contre les hausses de loyer. Les locataires préfèrent les accepter plutôt que d'avoir recours à la lourde bureaucratie de la Régie et de mécontenter un propriétaire souvent mieux armé pour justifier ses augmentations.

Deux autres barrières sont dressées devant les postulants au programme Logirente. Les moyens de diffusion utilisés ne rejoignent pas la clientèle visée; les dépliants sont souvent transmis avec de tels retards que les délais mentionnés pour retourner le coupon sont déjà expirés au moment de la réception.

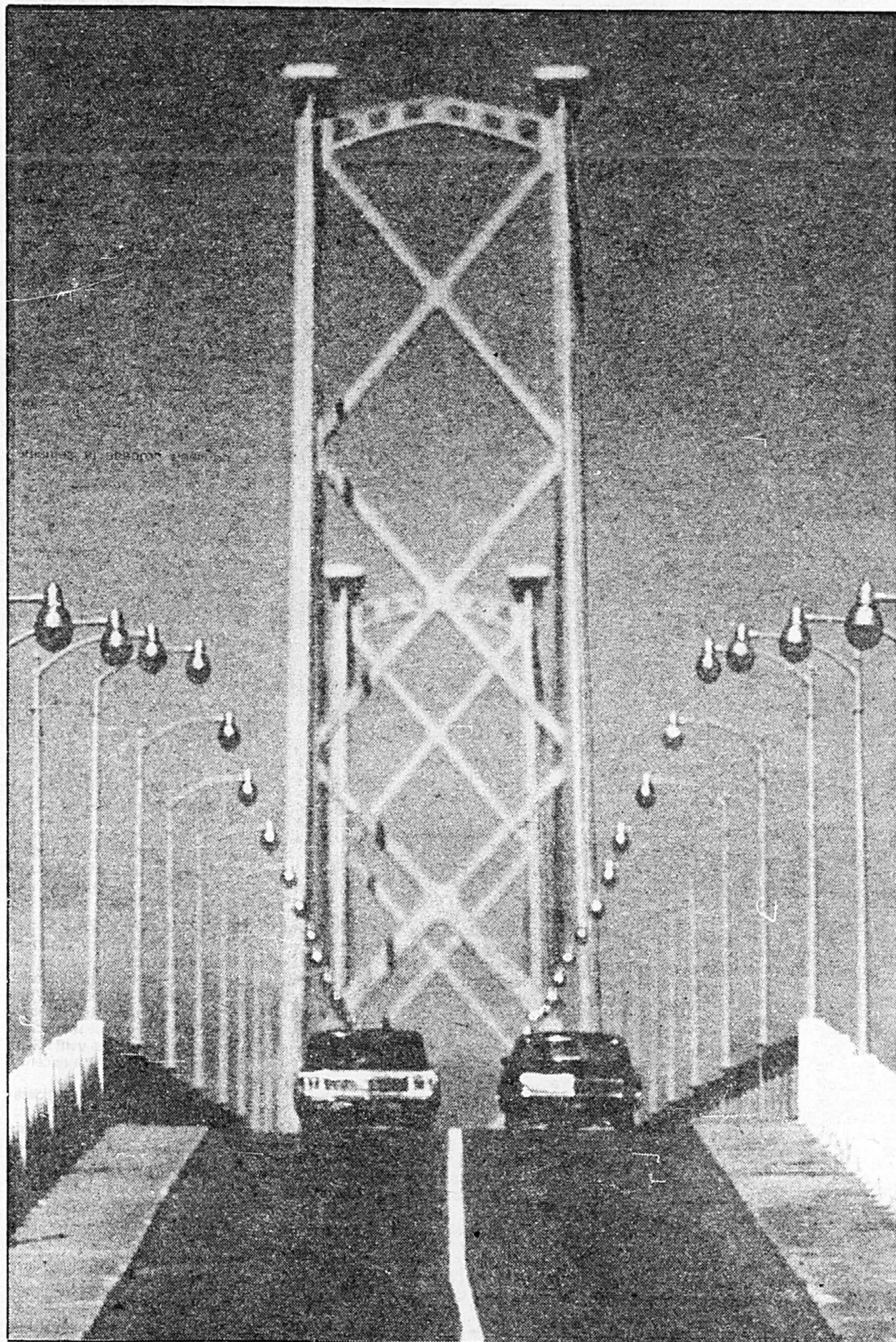
Enfin, la procédure d'adhésion au programme est trop complexe et décourage les demandes.

Bref, Logirente est un programme qui, amélioré, serait valable. Comme il est, c'est un sépulchre blanchi! □

PHOTOGRAPHER



Antoine Désilets



«Ainsi pont, pont, pont...»

C'est où ce pont-là, M. Désilets? Ben voyons! C'est le pont de l'île! «L'île?» L'île! L'île d'Orléans! Celle que Félix Leclerc habite et dont il a fait le tour...» Vous le saviez, bien sûr! Sauf que vous ne l'aviez peut-être jamais vu comme ça. Pourtant, placé dans un certain axe et regardant le pont de très loin, c'est ainsi qu'il vous apparaîtrait... Mais pour reconstituer cette image, les connaisseurs savent déjà qu'il faut employer un super-télé-objectif, dans ce cas-ci un Nikkor 500mm catadioptrique à ouverture fixe de F/8. Comment suis-je «tombé» sur cette image? En regardant dans mon rétroviseur, au retour d'un reportage chez le Grand Poète de l'île... et par le hasard de mes recherches sur les jeux de lignes, les perspectives percutantes et les formes symétriques, qui sont assez rares dans la nature car cette Dame se complairait plutôt dans l'asymétrie et le désordre organisé! Je cherche quand même et inutile de vous dire quel tour a pu faire mon sang au moment où j'ai ainsi «vu» le pont de l'île! Ma voiture s'est presque d'elle-même arrêtée sur l'accotement, à la surprise du journaliste qui m'accompagnait: «Qu'est-ce ce que tu fais?» La réponse est toujours la même: «Je fends des poteaux... Oups! Je prends des photos! Attends-moi, j'arrive!» Mise en place du télé, prise de position au beau milieu de la route (ne laissez pas vos enfants faire ça!) et trois ou quatre clichés en rafale au 1/500 de seconde à F/8 avec le filtre rouge léger incorporé à l'objectif; film Kodak Tri-X 400 ASA et tirage sur papier Kodak no 3. Toute l'opération (excluant le tirage!) a duré moins d'une minute, même si j'ai attendu que deux autos se croisent, toujours pour ajouter à la symétrie! J'avais aussi bénéficié de «l'effet téléphoto», qui est dû à ce que cet objectif ne «voit» que 3 ou 4 p. cent du champ couvert par un objectif normal; il nous révèle ainsi des rapports dimensions/distance entre les objets que la vision «normale» ne nous permet pas de percevoir étant donné qu'ils ne s'établissent qu'entre des objets très éloignés du point d'observation. Les objectifs à longue focale nous permettent donc «d'aller chercher» de «petites scènes» qui se passent au loin, sans pour autant «aplatir» ou changer la perspective, comme on le croit souvent. Dommage que nous soyons la plupart du temps trop préoccupés par l'immédiat et la proximité des choses et que nous laissions aux faucons et autres «longs voyeurs» tout le plaisir de déceler ce qui se passe plus loin que le bout de notre nez! □



Mario Masson

POUR ÉCOUTER

Sous le regard d'un soleil noir, Francis Dhomont, no 9109 dh, série gramme I.N.A. G.R.M., Harmonia Mundi, 1982.

Folie. Douce parfois, quand d'euphorie le corps s'absente et l'esprit respire un brin d'éternité. Alors nul futur se profile, et le passé est échu enfin. Que le moment présent. L'immanence prend forme. Un soleil qui dérive. Un rire harmonieux. Souvent les yeux. Rayonnement de l'être, un fragment oublié. Le bonheur, peut-être.

Folie. Dure aussi. Toujours trop longue. Noire comme un sang malade. Sombre de désirs virulents inaltérables. Le repli dans l'ourlet. Le manque. La perte. De quoi? D'un rien vu comme un tout. L'impossibilité à vivre. Le cerveau se tord dans une résille poisseuse qui en excite les extrémités, les chauffe à les blanchir, en dissocie les liens, les effiloche aux quatre vents de l'âme. N'en reste qu'une image, altérée, lourde comme un miroir au teint bistre, chevauchée d'éclairs, lucidité si brève, sous le regard d'un soleil noir. Un univers d'implacable enfermement, celui

de la schizophrénie, quand l'être fait naufrage.

Étrange entrée en matière! C'est qu'il est question de démence dans ce disque marqué par des paroles de fous. Déjà le titre effarouche. Un soleil noir, la chaleur refusée, la mort lorsque d'aventure la lumière s'éclipse. L'intérieur, lorsque les sons ruissèlent, estomaque tout autant. Une telle rencontre, celle des textes de Laing l'anti-psychiatre et de la musique électro-acoustique de Francis Dhomont, ne peut être banale.

Ronald D. Laing. Il a marqué, un jour, de son pas décidé la psychiatrie. La remettait en question. C'est une longue histoire, parfois scientifique. Au bout de cette réflexion, des gens, ordinaires, à sortir du tunnel, celui de la perte de la conscience. Pour eux, la réalité n'est pas que celle qu'ils construisent pour survivre, happés par leur inexistence même, immobiles, minéralisés. Le schizophrène est seul, avec pour tout langage que son silence.

Francis Dhomont, touché par ces énoncés venus de bouches trop souvent closes, tente ici de reproduire l'émotion contenue de la schizophrénie. Pour y parvenir,

il utilise la musique électro-acoustique, souvent décrite comme incompréhensible, inorganisée, à la limite de l'audible, en bordure de la folie, mais si parfaite donc, en ce sens, pour rendre palpables le déséquilibre et l'instabilité. Car avec la musique électro-acoustique, nous sommes bien loin des conventions. Partons d'abord de la musique tonale, où harmonie et mélodie sont réglées par l'obligation de respecter un ton principal. Beethoven, Bach, Mozart, Ravel l'ont explorée avec grand bonheur.

Mais certains musiciens, comme Schönberg, rêvaient de supprimer la tonique en introduisant la notion de SÉRIE, pour ensuite composer de la musique sans tonalité, donc atonale. Ce système prit le nom de dodécaphonisme. Puis tout naturellement, la musique dodécaphonique devait devenir un sous-ensemble de la musique sérielle, plus riche de possibilités, plus énigmatique aussi. Dans la foulée, la différence ne devait plus simplement se faire entre le son et le silence, mais entre le bruit et le silence. Parallèlement l'apparition de techniques nouvelles, fondées sur l'électronique, devait modifier le paysage musical.

Sous le regard d'un soleil noir

Francis Dhomont se situe à la pointe de cette recherche. La mélodie, l'harmonie et le rythme n'ont plus pour lui le sens qu'on leur accorde habituellement. Il leur a substitué plutôt, pour parler des sons, les notions de hauteur, d'intensité, de durée, de timbre, de couleur, de forme, de masse, de pente ou de vitesse. La musique électroacoustique, fermentant dans les lieux obscurs des laboratoires où les oscilloscopes, les rubans magnétiques, les égalisateurs ont remplacé les pianos et les violons, relève de l'émotion pure. Un moment lancinante, elle vibre à la limite de l'audible, s'enroule sur elle-même, scintille, et enfle pour devenir grosse comme un boeuf. Puis elle s'éteint, stridence acariâtre dont la couleur change brusquement. Chute vertigineuse. Les sons graves respirent, hachés, s'unifient et éclatent. Et un bruit comme de l'eau qui goutte. Musique vive comme les sentiments. Colérique, parfois grossière, tendue comme lorsque l'on vient de se frapper la tête contre une porte mal fermée, qu'on a le goût de lui donner un coup de poing rageur et que le geste s'arrête en pleine course. Cette gestuelle n'a prise qu'une fraction de

seconde. La musique électro-acoustique réagit et ondule à la même vitesse, si près qu'elle est des sens. Ce côté inorganisé, trouble, arythmique, sauvage s'adapte bien à la lecture des textes de Laing. Nulle autre qu'elle peut rendre cette insatisfaction profonde, la misère morale, la fuite hors du temps qui caractérisent la schizophrénie.

Lisez le texte suivant, presque poésie de Laing, accompagné de la musique de Dhomont. Un souffle métallique jaillit qui diminue pour exploser lorsque le désir est insouvi. La voix qui déclame, claire au début, tordue et ravagée par la suite, se noie dans les sons sérieux qui la côtoient. Écoutez.

Je n'ai jamais eu ce que je désirais

J'ai toujours eu ce que je ne désirais pas

Ce que je désire je ne l'aurai pas
Je désire ce que je ne puis avoir
PARCE QUE

ce que je ne puis avoir EST ce que je désire

Ce texte, une litanie, est la vie même qui passe, par le désir. Certains s'y font, d'autres pas. Qui sont les plus malades? □

Des Québécois s'illustrent au «World Open»

La 11e édition du fameux «World Open» a permis cette année à un nombre inhabituel de Montréalais de s'enrichir tout en pratiquant leur passe-temps préféré. Dans pas moins de quatre sections sur sept, nos ressortissants ont partagé la première place tout en s'assurant de prix en argent dans les quatre chiffres.

Dans la section «Open», obligatoire pour les plus de 2000, le champion du Québec Kevin Spraggett s'est brillamment comporté avec un score de 7-1, exaequo avec le GM argentin Quinteros et les MI Bass, Shirazi et Zaltsman. Bass et Zaltsman sont d'origine soviétique tandis que Shirazi est iranien bien qu'il réside aux É.-U. depuis quelques années. En route vers ce succès, Spraggett a défait Connors (2125), Getz (2213), Frankle (2341), Kopec (2416), Ftacnik (GM 2570) et Frias (2511), en plus d'annuler

contre Quinteros (2581) et Dlugy (MI 2506). Les cinq vainqueurs du «World Open 1983» ont empoché chacun 2420 \$US.

Dans la section 2 (1900-2000), Vidhyadher Kachroo est premier exaequo avec 6½-1½ et gagne 1200 \$ tout comme François Parent dans la section 4. Dans la section 3 (1800-1900) il s'agit d'un véritable balayage puisque Thomas Balla et Bencit Alain terminent avec 7-1, se partageant les deux premiers prix, soit 1500 \$ chacun.

Malgré ces succès et ceux des années antérieures, on remarque une baisse de la participation québécoise (une quinzaine de joueurs environ) et une baisse générale. Seulement 840 joueurs au total, c'est peu si on songe que le tournoi avait été déplacé de Philadelphie à New York. On peut peut-être expliquer cet insuccès relatif par la tenue du «New York Open» d'avril, qui, avec sa bourse de

100000 \$, a sûrement porté ombrage au «petit» 57000 \$ du «World Open». Je crois toutefois que l'explication réside davantage dans la formule même de ces tournois. Les hauts coûts d'inscription nécessaires pour financer une bourse distribuée un peu comme dans une loterie créent un certain désabusement, surtout chez les nouveaux joueurs. Ceux-ci sont amenés à penser beaucoup trop en fonction des bourses par rapport au plaisir de jouer aux échecs.

Beaucoup de joueurs ordinaires éprouvent beaucoup de plaisir à participer à un grand tournoi à cause de l'opportunité qu'ils ont de côtoyer des maîtres et des grands maîtres. Sous cet aspect, le «World Open 1983» était particulièrement raté. La section ouverte qui incluait tous les meilleurs joueurs était située à l'étage des salles de réception au-dessus du rez-de-chaussée, tandis que les



Jean Hébert

sections 2 à 7 se retrouvaient groupées 18 étages plus haut! Évidemment ces inconvénients n'affectent pas beaucoup les fanatiques qui s'y rendent année après année, mais pour d'autres, c'est décevant surtout lorsqu'on ne gagne pas d'argent...

**Spraggett-L. Ftacnik
World Open 1983
défense Gruenfeld**

1-d4 Cf6 2-c4 g6 3-Cc3 d5 4-Cf3 Fg7 5-cxd5 Cxd5 6-g3 G-O 7-Fg2 Cb6 8-O-O Cc6 9-e3 e5 10-d5 Ce7 11-e4 Fg4 12-a4 c6 13-a5 Cc4 14-Db3 Cxa5 15-Da2 b6 16-b4 Cb7 17-Fg5 c5 18-d6 Cxd6 (Forcé. Si 19... Dxd6 20-Tfd1 Dc7 21-Cb5) 19-bxc5 (Les noirs auraient l'avantage après 19-Cd5? Cxd5! 20-Fxd8 Cxb4 suivi de Tfxd8) Cdc8 (Si 19... bxc5 alors 20-Cd5 serait fort) 20-Da3! (Un nouveau coup! Jusqu'ici tout avait déjà été joué et analysé. Pour le pion en moins les blancs exercent

une pression suffisante sur le jeu noir.) Tb8 21-Tab1 Dc7 22-Tfc1 bxc5 23-Txb8 Dxb8 24-Dxc5 f6 25-Fe3 Td8 26-Cd2! Ff8? (Meilleur était 26... Fe6) 27-Da5 Td6 28-Cc4 (Selon Spraggett les blancs ont ici un avantage décisif) Tc6 29-Cd5 Rg7 30-Dd8 (30-Cb4!) Rf7? 31-Cxe7 Txc4 (si 31... Fxe7 32-Dd5 Te6 33-h3 gagne le F/g4) 32-Txc4 Fxe7 33-Dh8 Fe6 34-Dxh7 Re8 35-Tc1 1-0. □

ÉCHEC ET MAT

ERRATUM

PLUS présente ses excuses aux amateurs d'échecs à propos de l'absence des diagrammes qui devaient accompagner la chronique de Jean Hébert de la semaine dernière. Diagrammes et les textes d'accompagnement seront publiés dans une prochaine chronique. (NDLR)

Ces hommes qui donnent une âme à un hôtel

La tradition et la réputation d'une chaîne a sans aucun doute son importance en hôtellerie. On sait tout de suite qu'un Holiday Inn et un Quatre Saisons n'offrent pas la même catégorie de service et de confort. Et on ne peut s'empêcher de s'interroger sur ce qu'il adviendra du Reine Elizabeth maintenant que le Canadien National, qui a fort peu d'experts en ce domaine, a décidé de l'exploiter à la place de la chaîne Hilton, qui en a beaucoup.

Il ne fait pas de doute non plus que la personnalité de son directeur général influe sur celle d'un hôtel, même s'il doit fonctionner dans le carcan et selon les contraintes que lui impose son organisation. Il y a peu de métiers qui exigent autant de versatilité et de qualités diverses. La direction d'un grand hôtel de plusieurs centaines de chambres, cela exige d'abord un administrateur chevronné, un négociateur et directeur de personnel qui sache négocier de multiples conventions syndicales tout en motivant des employés qui, selon leurs fonctions, se croient souvent des prima donna; un communicateur qui a le sens des relations publiques; un diplomate qui apaise les tempêtes possibles au sein d'une clientèle issue de toutes les couches sociales; et une personnalité assez forte qui déteint sur ce qui n'est, en somme, qu'une autre masse de béton et de verre. Il doit aussi avoir été un globe-trotter incroyable qui a appris son métier sous toutes les latitudes et longitudes de la planète.

La preuve qu'un directeur général peut «faire» un hôtel est ici en la personne de Georges Villedary qui est revenu prendre charge du Centre Sheraton alors que celui-ci n'était toujours qu'un squelette dont on désespérait qu'il soit jamais achevé. Et en période de crise hôtelière, on se demandait bien quelle place il pourrait se faire au soleil. Il lui a fallu à peine plus d'un an pour faire beaucoup d'ombre autour de lui.

J'avais connu Georges alors qu'une bande de joyeux lurons

dont je faisais partie avait établi quartier général d'été au Relais des Cavaliers de Sainte-Marguerite où il était le gérant... et notre souffre-douleur car les lurons étaient parfois plus joyeux qu'ils n'auraient dû. Il aurait pu acheter cet hôtel quand Louis Tavan dut le céder, mais c'est à ce moment qu'il prit la décision, capitale pour sa carrière, de retourner oeuvrer pour de grandes chaînes et reprit son itinéraire à travers le monde.

Quel a été ce périple qui forme un futur directeur général et qu'a-t-il appris à diverses étapes? C'est fascinant. École hôtelière à Nice. Cuisinier à l'hôtel Beauséjour sur la Côte. Garçon à l'hôtel de la Plage à Evian-les-Bains. Réceptionniste à l'hôtel Montfleury à Cannes. Garçon à l'hôtel Ambassadeur à Paris. Chef de rang dans un établissement thermal. Cuisinier et garçon à La Flamberge à Paris. Chef de rang à La Pergola à Paris (où il a appris comment faire les achats aux Halles chaque matin avec le patron et où il acquit ses premières notions de gestion). Capitaine au restaurant Jour et Nuit sur les Champs-Élysées. Garçon dans trois hôtels britanniques (où il apprend l'anglais) et où son «carré» est toujours le plus propre car il y passe personnellement l'aspirateur). Émigre au Canada en 1964. Garçon au Beaver. Maître d'hôtel des banquettes à La Bastogne de Québec. Assistant maître d'hôtel au Hilton de Dorval. Gérant du Relais des Cavaliers où il rencontre sa femme Geneviève qui y est gouvernante et qui l'appuiera dans sa décision de réintégrer les grandes chaînes, mais il a quand même appris le système comptable au Relais. Il devient spécialiste d'ouverture d'hôtels pour la chaîne Commonwealth Holiday Inn du Canada et participe à l'inauguration de huit d'entre eux, surtout en Ontario (il apprend les rouages d'une organisation internationale). On l'envoie entraîner du personnel en Barbade et à Antigua. Directeur adjoint du Holiday Inn de Sudbury. Première direction générale: au Holiday Inn dont il fait l'ouverture à Longueuil. Gérant général au Holiday Inn de Val

d'Isère. Même poste au Holiday Inn de Madère. Idem au Holiday Inn de Québec. Pendant tout ce temps, il suit des cours en gestion et en marketing. Change de chaîne: gérant général de l'Auberge des Gouverneurs (centre-ville) à Québec (apprend pour la première fois comment fonctionne un hôtel à congrès). Gère, pour le groupe Bristol, un hôtel et restaurant (genre Gibby's) à l'aéroport de Toronto.

Et après toutes ces étapes (vous les avez comptées?) il accepte en mars 1981 le défi du Centre Sheraton que lui propose cette chaîne. «Dans quoi me suis-je embarqué?» se dit-il la première fois qu'il contemple la charpente inachevée de 32 étages.

En deux ans donc, il a fait d'un chantier en construction une belle grande machine de 585 chambres qui ronronne, tant elle semble fonctionner sans heurt. Qu'est-ce qui fait donc qu'un directeur général donne le ton et un style à son hôtel? Georges Villedary a là-dessus la discrétion (une autre qualité) des grands hôteliers. L'attention au petit détail, me dit-il. Il mise sur le sourire d'un employé à un client, plutôt que sur l'application stricte des principes généraux. Il se flatte de savoir motiver son personnel (je sais pour en avoir rencontré plusieurs que les 15 personnes-clés de la direction forment une équipe enjouée et homogène). Mais il faut aussi savoir demeurer franc-tireur.

Il faut, c'est certain, un sacré tempérament camouflé derrière le sourire de rigueur.

Deux autres hôtels montréalais ont un nouveau directeur général: Dino Vondjic au Régence-Hyatt et Bernard Agache au Bonaventure qui, eux aussi, ont dû déboulonner pour apprendre leur métier. Il sera intéressant de voir comment, eux aussi, personnaliseront ces grandes machines. Au Régence-Hyatt c'est déjà commencé avec la réouverture du Tour de Ville, le remplacement de la disco Régine par un dîner-théâtre et la transformation du bar La Rencontre en terrasse à vin. □

DE 5 À 7



André Robert

J'ai oui dire que...

...Il n'y a pas autant de jalousie qu'on le colporte entre les grands chefs. Ainsi, cinq d'entre eux, dont Jean Cayer, Alain Jorand du St-Trop', Jacques Robert du Tourant de la Rivière et Pascal Gellet, de la Chamade, se donnent rendez-vous en moyenne une fois par mois pour échanger certains de leurs secrets. Ces réunions se font au nouveau Grand Café Van Dreys, sur la rue Belmont qui est le nouveau rendez-vous des gens de ce secteur d'Outremont et de Ville Mont-Royal. Pour ceux qui s'interrogent, le nom de ce restaurant est bien celui de son proprio, mais transformé. Il s'appelle Georges Vondrejs et son papa était d'origine tchécoslovaque.

...Un autre nom célèbre de notre restauration vient de disparaître. André Vaillancourt et Roger Bélanger, qui avaient acheté le Castel du Roy sur la rue Drummond et qui avaient tenté de lui redonner son lustre du passé sous ce vocable, ont constaté que le nom était devenu plus un handicap qu'un atout. Exit le Castel qu'ils ont rebaptisé Casa Nueva et consacré à la cuisine italienne.

...Ça bouge dans le secteur Côte-des-Neiges, presque autant que sur Crescent, dans le domaine de la restauration. Ainsi, le Crazy Horse qui avait fermé après un incendie, a été racheté par des intérêts canadiens-français et redécoré à 100 pour cent. Il rouvrira le 2 août sous forme de piano-bar (avis aux intéressés: on cherche le chanteur-musicien qui l'animera. Le Paesano appartient maintenant au propriétaire du Toit Rouge. Et sur la rue Lacombe, un Vietnamien dépense 400 000\$ pour ouvrir... une pizzeria! (?)! Au travers de tout ce remue-ménage voguent deux indélogeables: Vito et Bernard Rousseau, du Bouvillon, qui furent les pionniers de ce secteur il y a plus de vingt ans et qui continuent d'y prospérer.

...Le départ de Dieter Peikert semble avoir donné le coup de grâce à la discothèque Kathryn 333 de l'hôtel Parc Régent. On ne sait pas encore quelle en sera la nouvelle vocation. Quant à Dieter, il vous accueille maintenant au club Rhapsodie de l'hôtel Quatre-Saisons. □

Quand minou décide d'ignorer sa litière...

La grande majorité des chats sont à la hauteur de leur réputation: ils sont naturellement propres. Ils apprennent dès leur bas âge à fréquenter la boîte de sable et c'est là un comportement copié sur celui de la mère. On sait aussi que les chatons dépendent à la naissance entièrement sur elle pour «leurs besoins»; ils sont incapables de déféquer ou d'uriner par eux-mêmes et c'est la langue rugueuse de la mère qui stimulera leur réflexe urogénital ou d'élimination. Jusqu'à l'âge de trois semaines environ, on ne trouvera aucun excrément dans la nichée car la mère ingère le tout. C'est probablement là un exemple typique de comportement ancestral passé de génération en génération et qui assurait à l'origine la protection des petits car les odeurs étaient ainsi grandement réduites et les éventuels prédateurs ne soupçonnaient même pas la présence de chatons à croquer. Ce n'est que vers l'âge de quatre semaines que le réflexe d'élimination s'instaure chez le jeune qui commence à déféquer de lui-même mais la chatte toujours présente lui indiquera les lieux appropriés; la boîte ou le petit coin du jardin.

Et le petit, comme sa mère, creuse un trou, s'exécute et racle ensuite minutieusement le sol pour enterrer le tout, toujours en vue de dérouter les ennemis. Un auteur éthologiste avait déjà avancé une autre théorie pour expliquer ce dernier comportement. Selon lui, il est possible que le fait d'enfouir tout excrément avait au départ pour but de contrôler la transmission de parasites ou d'agents pathogènes éliminés dans les selles et ainsi protéger l'espèce.

De plus en plus de problèmes...

Pourtant, il n'est pas rare que le propriétaire d'un chat se plaigne de sa soudaine malpropreté: il semble qu'il a subitement «oublié» où se trouvait sa boîte ou encore qu'il cesse tout à coup d'attendre qu'on veuille bien lui ouvrir la porte pour sortir. C'est cependant parmi les chats de maison, ceux qui ne sortent jamais et chez les chats d'élevage que les problèmes sont les plus nombreux. Certains chats prennent littéralement leur boîte en aversion. Si on veut résoudre le problème, il faut évidemment en trouver les causes et c'est

rarement facile. Certains chats, trop ancrés dans leurs petites habitudes n'accepteront pas, par exemple, qu'on lui procure une nouvelle boîte de forme ou de couleur différente. Changer la boîte de place peut encore être une frustration «énorme» selon les critères d'un autre.

Les nouveaux produits mis sur le marché, tant la litière elle-même que les désodorisants ne sont peut-être pas au goût du chat: ils masquent peut-être les odeurs (selon notre olfaction) mais ils peuvent aussi en dégager d'autres perceptibles par les sens plus aiguisés du chat. C'est souvent le cas de la litière additionnée de chlorophylle.

Une expérience malheureuse

Parfois la cause de l'aversion tire son origine d'une expérience malheureuse vécue dans la boîte: un chat est constipé et éprouve des malaises à déféquer, il pourra alors associer la douleur à la boîte. Pour un autre ce sera un problème de diarrhée. Pour un autre ce sera un traitement qu'on lui aura administré alors qu'il était à éliminer: certains propriétaires profitent alors du fait que le chat est dans cette position où il ne peut pas se défendre pour donner les pilules prescrites...

Dans d'autres cas encore, c'est simplement une boîte que l'on ne nettoie pas assez fréquemment. Le chat est dédaigneux et choisira plutôt de déféquer sur un tapis propre... L'emplacement de la litière est encore à considérer: le chat est discret et peut-être n'apprécie-t-il pas que sa boîte soit à un endroit où «tout le monde le voit»,... préférant nettement un coin du salon plus tranquille et moins fréquenté!

Un autre aspect à considérer chez le chat qui élimine tout juste à côté de sa boîte: peut-être a-t-on oublié que le chat a grandi et que la «petite» boîte achetée quand il avait trois mois est maintenant nettement trop petite...

Une autre expérience malheureuse pour le chat est encore d'avoir été privé pendant quelques jours de sa boîte: aurait-on malencontreusement ou accidentellement fermé la porte de la salle de bain lui interdisant l'accès? Et c'est pendant cette période qu'il aura choisi un autre endroit pour y revenir toujours...

Un problème possiblement génétique

Une autre explication au problème dont la solution est encore plus difficile serait que certaines lignées se sont peut-être rendu compte finalement que les prédateurs n'existent plus et qu'il n'est peut-être plus nécessaire d'être «si propres»... C'est ce qu'avancent certains auteurs. Le problème a été principalement observé auprès de chats appartenant à des races très (ou trop) populaires chez qui on a sélectionné pour la «beauté» mais en oubliant de sélectionner pour «les bonnes manières»...

Les chats sauvages étaient des bêtes solitaires. Nos chats domestiques le sont encore dans l'âme et n'apprécient pas toujours la compagnie trop nombreuse de leurs semblables. On a même l'impression qu'ils fixent entre eux des nombres limites. Ainsi, on peut très bien posséder cinq chats sans problème, un sixième arrive et alors commencent les problèmes de malpropreté qui ne sont que le résultat de frustration. Pour d'autres maisons, le nombre limite pourra être de deux ou d'autres douze, tout dépendant des dimensions, du nombre de pièces, etc. Cette surpopulation peut entraîner des pressions «sociales» trop fortes se traduisant par des dégâts indésirables.

Les solutions ne sont pas aisées et demandent toujours beaucoup de patience, de compréhension et de stratégies. Si par chance, il n'a choisi qu'un seul autre endroit, on peut y placer sa boîte pour éventuellement la relocaliser à l'endroit antérieur en la déplaçant de quelques centimètres par jour. Une autre solution efficace est d'y placer son bol de nourriture, le chat ne souillant jamais l'endroit où il mange.

Si le problème dure depuis longtemps, que l'on a éliminé les causes physiques (emplacement, forme, dimensions de la boîte) ou que les endroits inappropriés sont trop nombreux, il faudra y voir des causes génétiques ou de frustrations... mais peu importe la cause, il faudra alors procéder à un réentraînement systématique. Le confinement dans une cage pour quelques jours ou pour quelques semaines où il n'y a de place que pour un lit, les bols de nourriture et la boîte de litière pourra suffire.

NOS AMIES LES BÊTES



Dr Louise Laliberté

Dans d'autres cas, la solution pourra prendre plus d'envergure... Ainsi on recommande de confiner le chat dans une petite pièce (peut-être la salle de bain) et de recouvrir au complet le sol de li-

tière: le chat sera alors obligé d'éliminer... dans la litière, que l'on réduira graduellement pour ne laisser après quelques jours que la seule boîte. Puis tout doucement on permettra l'accès au reste de la maison...

Enfin, une erreur trop souvent commise est celle de croire qu'on enraie complètement l'odeur en utilisant des produits à base d'ammoniaque. Au contraire le chat n'y verra qu'une plus chaleureuse invitation puisque le nez pourtant fin du chat ne fera pas de différence entre l'ammoniaque du désinfectant et celui de son urine... □

CADEAUX DU MONDE ENTIER

Caplan-Duval



3 PANIERS SUSPENDUS

COULEURS:
BLANC, ROUGE,
BRONZE, ARGENT

499\$

Caplan-Duval

6700 Côte-des-Neiges
(Plaza Côte-des-Neiges)
735-3633

Sans frais :
1-800-361-6482

5800 boul. Cavendish
(Mail Cavendish)
489-5761

Temps chaud, soleil brûlant! La gorge desséchée? Alors, assoyez-vous à l'ombre, relaxez et savourez lentement, très lentement, un dessert glacé tel qu'un Parfait aux Fraises. Que c'est rafraîchissant! Ummm!

Des plats de fraîcheur

CUISINER



Pol Martin

1. Gaspacho en gelée

(pour 4 personnes)

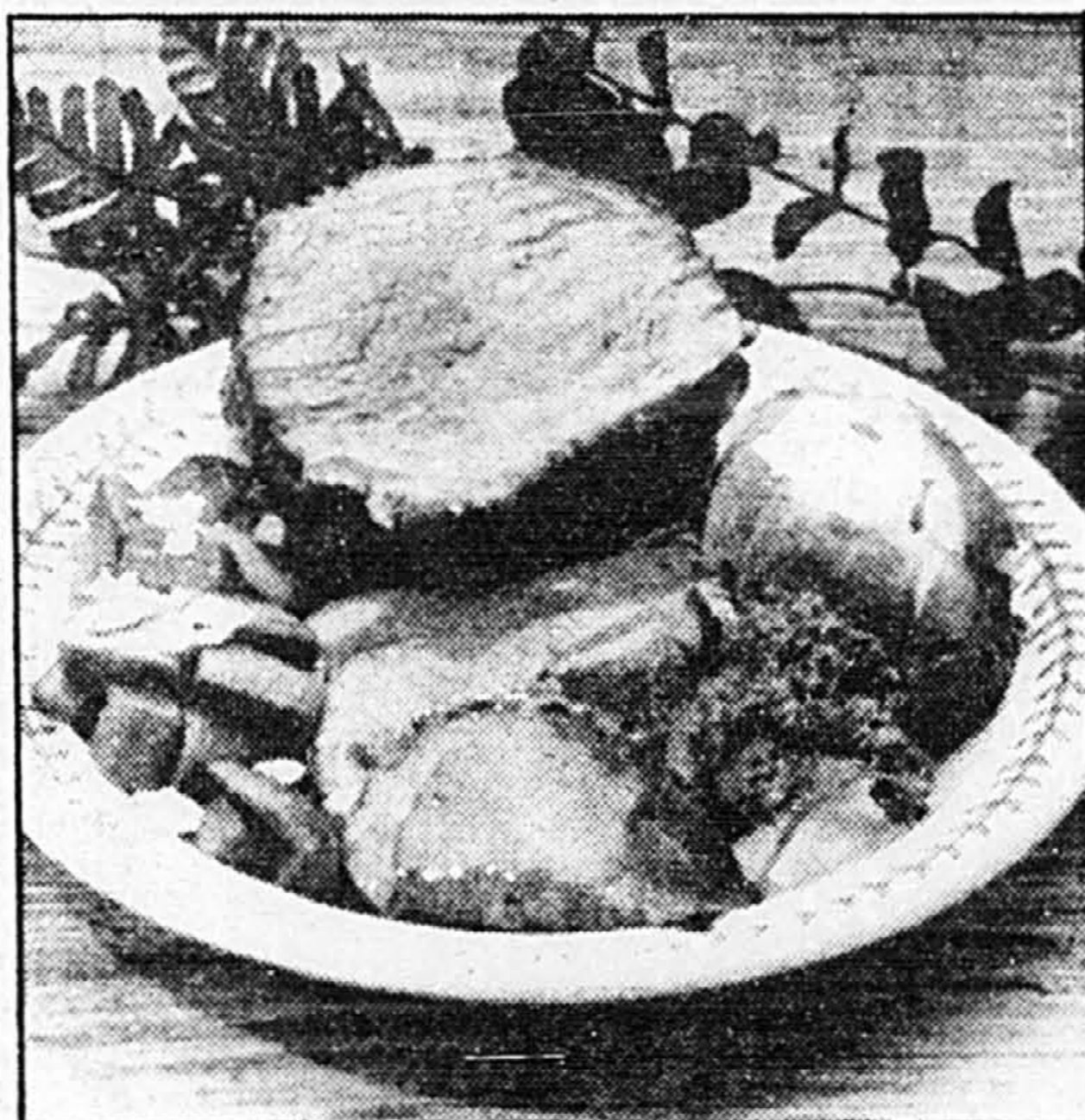
- 2 sachets de gélatine Knox
- 500 mL (2 tasses) d'eau froide
- 5 mL (1 c. à thé) de bouillon de poulet en poudre
- 10 mL (2 c. à thé) de vinaigre de vin
- 1 feuille de laurier
- 1 gousse d'ail écrasée et hachée
- 1 boîte de tomates de 398 mL (14 on), coupées en dés
- 45 mL (3c. à soupe) d'oignons hachés
- ½ concombre pelé, évidé et coupé en dés
- 1 piment vert, coupé en dés
- 1 branche de céleri, coupée en dés
- quelques gouttes de jus de citron
- sel et poivre

- 1) Mettre les oignons, les concombres, les piments et le céleri dans une casserole contenant 375 mL (1½ tasse) d'eau bouillante salée et citronnée. Couvrir et faire cuire 4 minutes.
- 2) Placer la casserole sous l'eau froide pour arrêter la cuisson des légumes.
- 3) Égoutter et mettre les légumes de côté.
- 4) Mettre la gélatine dans une casserole. Ajouter l'eau froide et le bouillon de poulet en poudre; mélanger et faire chauffer de 4 à 5 minutes pour dissoudre la gélatine.
- 5) Retirer du feu. Saler, poivrer. Ajouter le vinaigre, l'ail, la feuille de laurier, les tomates et leur jus; mélanger et placer le tout au réfrigérateur pour épaissir le mélange.
- 6) Dès que le mélange commence à épaissir, ajouter les légumes; mélanger et laisser prendre au réfrigérateur pendant 1 heure. (N'oubliez pas que le mélange restera toujours un peu mou.)
- 7) Verser la gaspacho dans des coupes individuelles et servir avec la sauce.

Préparation de la sauce:

- 125 mL (½ tasse) de crème sûre
- 5 mL (1 c. à thé) de sauce Worcestershire
- 2 mL (½ c. à thé) de moutarde sèche
- quelques gouttes de jus de citron
- sel et poivre
- persil haché

Bien incorporer tous les ingrédients.



2. Rôti de ronde

(pour 4 personnes)

- 1 rôti de ronde de 1,4 kg (3 livres)
- 30 mL (2 c. à soupe) d'huile
- 15 mL (1 c. à soupe) de moutarde sèche
- 1 oignon coupé en gros dés
- 45 mL (3 c. à soupe) de céleri haché
- 1 carotte coupée en petits dés
- 1 feuille de laurier
- 2 mL (½ c. à thé) de thym
- 2 mL (½ c. à thé) de basilic
- 375 mL (1½ tasse) de bouillon de boeuf chaud
- 15 mL (1 c. à soupe) de fécule de maïs
- 45 mL (3 c. à soupe) d'eau froide

Préchauffer le four à 200° C (400° F)

- 1) Badigeonner le rôti avec 15 mL (1 c. à soupe) d'huile et le saupoudrer de moutarde sèche.
- 2) Placer le rôti dans un plat à rôtir et le faire cuire au four pendant 54 minutes ou compter 18 minutes par livre.
- 3) À la moitié du temps de cuisson, saler, poivrer le rôti.
- 4) 15 minutes avant la fin de la cuisson, ajouter les oignons, le céleri et les carottes.
- 5) Ajouter les épices et le reste de l'huile. Saler, poivrer.
- 6) Dès que le rôti est cuit, le retirer et le mettre de côté.
- 7) Placer le plat à rôtir sur l'élément du poêle, à feu vif, et faire saisir les légumes de 3 à 4 minutes.
- 8) Ajouter le bouillon de boeuf.
- 9) Mélanger la fécule de maïs et l'eau froide. Incorporer le mélange à la sauce et passer le tout au tamis.
- 10) Servir la sauce avec le rôti. Accompagner le tout de pommes de terre au four et des petites carottes glacées.

Préparation des carottes glacées:

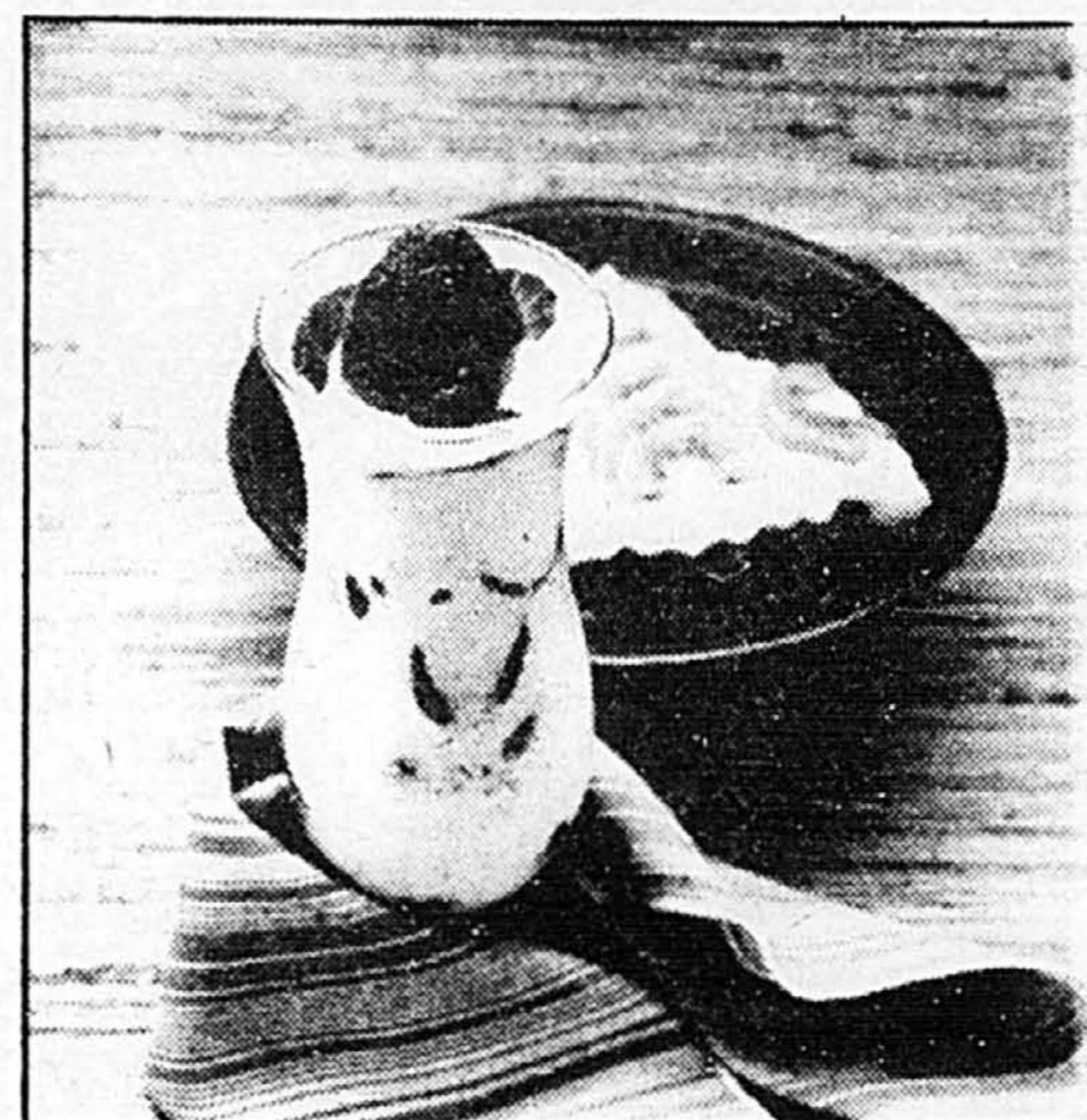
- 3 carottes coupées en bâtonnets
 - 15 mL (1 c. à soupe) de beurre
 - 15 mL (1 c. à soupe) de sirop d'érable
- 1) Mettre les carottes dans une casserole contenant 500 mL (2 tasses) d'eau bouillante salée; faire cuire de 10 à 12 minutes.
 - 2) Retirer du feu. Égoutter les carottes.
 - 3) Mettre le beurre et le sirop d'érable dans la casserole. Ajouter les carottes et les faire cuire à feu vif de 2 à 3 minutes. (Pour glacer les carottes)
 - 4) Servir avec le rôti.

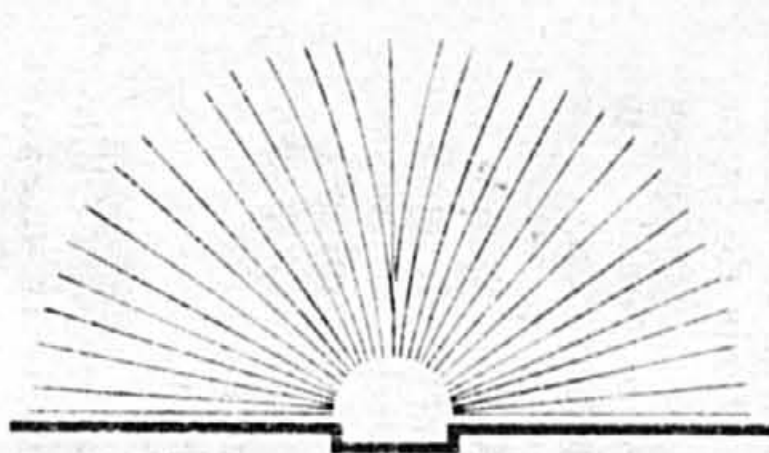
3. Parfait aux fraises:

(pour 4 personnes)

- 1 sachet de gélatine Knox
- 125 mL (½ tasse) d'eau froide
- 500 mL (2 tasses) de crème glacée à la vanille, molle
- 50 mL (¼ tasse) d'amandes hachées
- 500 mL (2 tasses) de fraises lavées, équeutées et tranchées

- 1) Mettre la gélatine dans une petite casserole. Ajouter l'eau froide et faire cuire à feu moyen de 3 à 4 minutes en remuant constamment avec un fouet de cuisine pour dissoudre la gélatine.
- 2) Placer la crème glacée dans le bol d'un blender ou d'un robot-coupe; mettre en purée.
- 3) Ajouter la gélatine et mélanger le tout.
- 4) Verser le tout dans un bol et laisser épaissir au réfrigérateur.
- 5) Dès que le mélange commence à épaissir, verser 60 mL (4 c. à soupe) du mélange dans une coupe. Recouvrir de fraises tranchées et d'amandes hachées.
- 6) Répéter la même opération pour remplir les coupes.
- 7) Décorer avec une fraise. Remettre au réfrigérateur et laisser prendre pendant 1 heure.





Lectures de vacances pour tous les goûts aux Éditions La Presse



La petite patrie
Claude Jasmin
La petite patrie, c'est la première, celle qui a abrité l'enfance. Claude Jasmin la décrit.
160 pages



Lettres au Surhomme
Andrée Maillet
de l'Académie canadienne-française
À travers trente-deux lettres passionnées, c'est une génération qui revit, une époque qui renaît de ses cendres...
224 pages



Histoires édifiantes
Madeleine Ferron
Neuf récits tout imprégnés des particularismes, des nuances et des sons qui témoignent de l'originalité de la Beauce.
160 pages



La louve de Kaniapiskau
André Vacher
Le second roman d'André Vacher, consacré aux premiers habitants du pays de la baie James.
184 pages



Le prix de la liberté
Alexandre Richelieu
Dans ce récit autobiographique, Alexandre Richelieu raconte comment il a réussi à échapper, avec sa femme, à une vie sans issue.
132 pages



Pointe-Calumet Boogie-Woogie
Claude Jasmin
Suite de *La petite patrie*, l'oeuvre à grand succès de Claude Jasmin.
136 pages



L'Eugélonne
Louky Bersianik
Le premier grand roman féministe québécois.
400 pages



Un dieu chasseur
Jean-Yves Soucy
Un roman d'une grande force, deux fois primé.
224 pages



Maria Chapdelaine
Louis Hémon
Texte intégral de l'oeuvre de Louis Hémon, illustré de nombreuses photos tirées du film de Gilles Carle.
176 pages



L'enfirouapé
Yves Beauchemin
L'histoire d'un gars qui, devenu révolutionnaire malgré lui, se venge de la société en enlevant un député. C'est la crise d'octobre...
260 pages



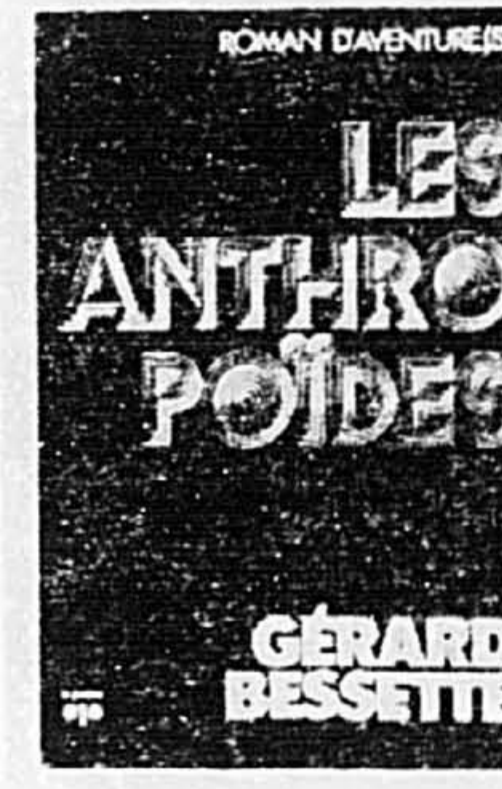
L'été du Grizzly
André Vacher
L'histoire vécue d'une semaine d'effroi dans la région de Banff.
200 pages



Les Plouffe
Roger Lemelin
Ce roman, qui a fait l'objet d'une série télévisée et d'un film grandiose, évoque chez nous des résonances toujours particulières.
295 pages



Sainte-Adèle-la-vaisselle
Claude Jasmin
Après *La petite patrie* et *Pointe-Calumet Boogie-Woogie*, voici l'apprentissage de la réalité.
132 pages



Les anthropoïdes
Gérard Bessette
Un roman novateur sur le plan du langage. Une fresque immense d'une puissante intensité dramatique.
300 pages



La tourbière
Normand Rousseau
L'histoire d'une famille et de l'angoisse qu'elle vit dans le voisinage inquiétant d'une tourbière.
192 pages

Offre spéciale aux abonnés de LA PRESSE — 20% de rabais

BON DE COMMANDE

Veillez me faire parvenir le(s) livre(s) indiqué(s) par un crochet :

	Prix régulier	Prix abonnés de LA PRESSE
() La petite patrie 1010	4,95 \$	3,95 \$
() Lettres au Surhomme	5,95 \$	4,75 \$
() Histoires édifiantes	9,95 \$	7,95 \$
() La louve de Kaniapiskau	7,50 \$	6,00 \$
() Le prix de la liberté	6,50 \$	5,20 \$
() Pointe-Calumet Boogie-Woogie	3,50 \$	2,80 \$
() L'Eugélonne	13,95 \$	11,15 \$
() Un dieu chasseur 1010	4,95 \$	3,95 \$
() Maria Chapdelaine	9,95 \$	7,95 \$
() L'enfirouapé	9,95 \$	7,95 \$
() L'été du Grizzly	9,95 \$	7,95 \$
() Les Plouffe	9,95 \$	7,95 \$
() Sainte-Adèle-la-vaisselle	3,50 \$	2,80 \$
() Les anthropoïdes	9,95 \$	7,95 \$
() La tourbière	4,50 \$	3,60 \$
() Moi, mon corps, mon âme, Montréal, etc.	6,50 \$	5,20 \$

IMPORTANT : Joignez à cette commande un chèque ou mandat payable aux Éditions La Presse. Vous pouvez également utiliser votre carte de crédit comme mode de paiement.

M/ Card no
VISA
Numéro d'abonné de LA PRESSE

A retourner aux :
Éditions La Presse, Ltée
7, rue St-Jacques, Montréal, Québec
H2Y 1K9

NOM.....

ADRESSE.....

VILLE.....

PROVINCE.....

CODE POSTAL.....

TÉL.....

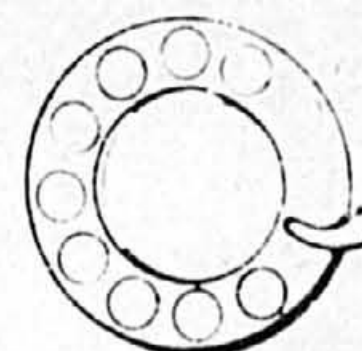
TOTAL ci-joint..... (plus 1 \$ pour frais de poste et manutention)

COMMANDEZ PAR TÉLÉPHONE

Service rapide et efficace
285-6984

Économisez temps et argent en commandant vos livres des Éditions La Presse par téléphone. Vous n'avez qu'à composer le numéro 285-6984, donner votre numéro de carte VISA ou MASTERCARD et le tour est joué. Ce service vous est offert du lundi au vendredi de 9h à 16h.

Prière de noter que les échanges et les remboursements ne sont pas acceptés.



En vente également dans toutes les librairies.

moi mon corps mon âme
montréal etc



Ce roman a inspiré le film "AU REVOIR, À LUNDI"

Moi mon corps mon âme
Montréal, etc.
Roger Fournier
Le roman qui a inspiré le film *Au revoir, à lundi* mettant en vedette l'actrice québécoise Carole Laure.

AEC Membre de l'Association des éditeurs canadiens